

SAMUEL BECKETT

A

FOUGAX-ET-BARRINEUF

« Que Dieu fasse que tu sois à Fougax ! »
Andréi Schwab

11 mars 2003

En janvier 2002, un mail du Guatemala informait Jean-Pierre Zénit, pasteur E.R.F. à Sainte Croix-Vallée-Française (Lozère) que des télévangélistes guatémaltèques brandissaient des cassettes de Winnie l'Ourson et hurlaient : « Là est le diable » !

L'auteur du mail était un belge de Dottignies installé à Guatemala-City où il dirige une entreprise de fabrication de machines à perforer les emballages-plastique pour les régimes de bananes. Cet André ne comprenait pas que Winnie pût être le diable.

Il interrogeait Jean-Pierre Zénit, son ami.

Jean-Pierre Zénit interrogea l'auteur de ces lignes.

D'où Fougax-et-Barrineuf.

Par Beckett.

Il serait nul de recenser les phénomènes qui s'exaltèrent dès que Jean-Pierre Zénit et l'auteur de ces lignes se mirent au sillage de Winnie. Si l'enquête enfante le réel, si la question rend sonnante l'âme physique du monde, recenser tue.

C'est vieux comme Hérode.

Zénit et l'auteur de ces lignes furent attaqués par des virus. Naïfs en informatique, ils apprirent que c'étaient des Winnit. Winnit 39. Winnit 41...

Peu après, une cassette de Winnie l'Ourson, subtilisée par une fille de Fougax-et-Barrineuf (Agnès Birebent) à un enfant qu'elle gardait (Jules) révéla ses pouvoirs.

Un jour que Jean-Pierre Zénit et l'auteur de ces lignes avaient travaillé la Bible (ils préparaient un sermon) et comptaient consacrer l'après-midi à pénétrer des buissons, ils voulurent entendre la parole que produirait la septième minute de cette cassette.

A la septième minute de la cassette, ils entendirent Winnie s'écrier : « Il faut sortir du buisson ».

Ils y virent un signe, et s'élancèrent, avec ardeur, comme Moïse, vers les buissons de Montolieu (11).

Puis en sortirent.

Quelques semaines plus tard, alors qu'ils venaient de découvrir près de la place Pinel à Toulouse (31), dans une poubelle, un numéro de Science et Vie (935) dont un article leur apportait des révélations sur Alexandre Grothendieck, et qu'ils étaient excités, attendu qu'ils enquêtaient sur ce mathématicien génial en état de disparition, leur apparut un chien, avec sa famille de maîtres réellement pitoyables. Ces derniers leur apprirent que le compagnon aboyant de leur vie s'appelait Winnie.

Plus tard, après une « Marche de la poésie », fomentée par Serge Pey, vers Duns (09), la rencontre d'un dominicain critique à Fanjeaux (11), et un repas copieux à Montolieu (11), la sœur de Zénit leur tira les Runes. L'auteur de ces lignes ne savait rien des Runes, mais il obtint la carte Wyn, la première carte, la carte du « coeur partagé ». Or, Jean-Pierre Zénit et lui avaient l'un et l'autre dans leurs poches un porte-clef Winnie l'Ourson, dont les parties se complétant forment un cœur. En décembre, ils avaient partagé ce cœur. Chaque fois qu'ils se retrouvaient, ils en réunissaient les deux moitiés.

Winnie leur apparut comme le nom du redoublement avec ses deux « i », ses deux « n » son double « v ».

A la fin du Paysan de Paris, que l'auteur de ces lignes lisait récemment dans un train Toulouse-Narbonne, Louis Aragon écrit : « Je ne parlerai pas de l'usage immodéré des

miroirs, des signes obscènes dessinés sur les murs, **de la lettre W aujourd'hui employée sans méfiance** »... (p.216)

A l'heure où l'auteur de ces lignes les compose, un certain W prépare une guerre contre l'Irak. He wants to win this war. Faut-il se méfier ?

Deux agriculteurs biologiques de Peyremale (Aude), les Pautou, avaient nommé leurs deux cochons Ben Laden et W. Ils firent goûter, voici quinze jours, du saucisson de W à l'auteur de ces lignes. Une semaine plus tard, nourri de W, ce dernier découvrit l'avertissement d'Aragon à l'endroit de la lettre W. A l'instant, le minable propriétaire du chien Winnie l'appela sur son portable pour un problème de voisinage et de porte. Dix minutes plus tard, à la gare de Narbonne, un troublant problème de clefs...

L'auteur de ces lignes préfère clore.

Les Winnie multiplient.

13 mars 2003

Pour l'heure, ce 13 mars 2003, en son bureau, face à un crâne de bélier, un masque Ibo, un Glamokak, des têtes Nok, sa bibliothèque, des œuvres de Colombetto, une constellation intime d'objets et dans la nuit buvant Toulouse, l'auteur de ces lignes vient d'écouter le CD de Louis : Sincérité.

Ce CD, Agnès le lui a offert, emballé dans un papier doré, après une conférence de Michel Girou à la Cave-Poésie à Toulouse (31).

Elle se l'était procuré au bar le Fougax, à Fougax-et-Barrineuf, côté Barrineuf.

Les personnes qui purent voir ce CD lors de sa remise n'en perçurent pas l'importance.

Chacun va ses vies... Seul, peut-être, dans cette cave et au monde, l'auteur de ces lignes palpita.

Il savait qu'à la page 21 de Oh les beaux jours de Samuel Beckett, chez Minuit, on peut lire : « Winnie : (Regardant devant elle, toque à la main, ton de fervente réminiscence) Charlot Chassepot ! (Un temps !) Je ferme les yeux – (elle enlève ses lunettes et ferme les yeux, toque dans une main, lunettes dans l'autre) – et suis de nouveau assise sur ses genoux, dans le clos à Fougax-et-Barrineuf, derrière la maison, sous le robinier. (Un temps. Elle ouvre les yeux, chausse ses lunettes, taquine la toque.) Oh les beaux jours de bonheur ! »

A peine l'auteur de ces lignes eut-il saisi et retourné le CD Sincérité de Louis qu'il aperçut la photo de Louis, auteur-interprète, visage d'une quarante d'années, ostensiblement demi-barbu, demi-mal rasé, chemise blanche ouverte, avec numéro de téléphone et ce nom : Cachot.

Louis Cachot auteur-interprète de Sincérité.

Cachot ouvre d'un coup à Charlot Chassepot.

Examinons.

Charlot et Chassepot, malgré l'incongruité sémantique, sont liés par l'initiale et la finale. Cachot les unit par delà rl et ssep, qui les séparent.

Cachot les lie d'un nouveau lien, comme ternaire, voire trinitairement transcendant, car, si Charlot et Chassepot semblent également conduire à Cachot, il est impossible d'extraire Cachot de Charlot ou de Chassepot seuls. Il faut toujours prendre un « c » à Charlot ou à Chassepot pour faire Cachot avec Charlot ou avec Chassepot. Cachot excède Charlot d'un c et y laisse un l et un r. Cachot excède Chassepot d'un c mais y laisse ssep. Somme toute, Cachot est irréductible à Charlot et à Chassepot, mais se révèle par eux, de même qu'eux par lui, tout en cachant aux deux, par son sens, sans doute quelque chose.

Le CD de Louis Cachot (dit Louis) était donc apparu au Fougax, côté Barrineuf, à Fougax-et-Barrineuf, près du lieu où Winnie dit avoir connu, sur les genoux de Charlot Chassepot, le bonheur.

Ce CD est un coup de dés.

C'est.

14 mars 2003

Il est temps de s'expliquer.

Les idées viennent en tel tourbillon à l'auteur de ces lignes qu'il se trouble alors qu'il s'efforce au net.

L'apparition de ce nom - Louis Cachot - n'est pas broutilte, ou, si ce l'est, il faut être chinois à point nommé, et en sentir le cardinal.

Le CD Sincérité s'était, pour la première fois, manifesté à l'auteur de ces lignes le 30 décembre 2002.

Ce jour là, il avait découvert Fougax-et-Barrineuf avec Agnès Birebent, jeune native du lieu, en voulant explorer sur place la présence de ce nom page 21 d'Oh les beaux jours.

C'était l'enquête Winnie qui l'avait mené à ce village de l'Ariège, arrosé par le Lasset (dit aussi ruisseau de Saint Nicolas) et l'Hers.

Le Pasteur Zénit et Agnès, lors de leurs quêtes avaient en effet repéré que Beckett, ayant créé le personnage de Winnie (une femme qui s'enfonce en deux actes dans un sol), avait inscrit dans le texte de son rôle ce nom duel qui n'en fait qu'un : Fougax-et-Barrineuf.

Nulle autre présence de ce nom dans la pièce, mais ce hapax est capital puisque il porte au titre : Oh les beaux jours.

D'autre part, comme rêve d'Estragon, l'Ariège est convoquée dans En attendant Godot (Minuit, p. 114) .

« Estragon : Nous irons dans l'Ariège.

Vladimir : Où tu voudras.

Pozzo : Trois cents ! Quatre cents !

Estragon : J'ai toujours voulu me balader dans l'Ariège.

Vladimir : Tu t'y baladeras.

Estragon : Qui a pété ? »

L'Ariège, en vrac. Pas exclusivement Fougax-et-Barrineuf.

Le 30 décembre 2002, un lundi, l'auteur de ces lignes s'est rendu à Fougax-et-Barrineuf pour enquêter.

Agnès l'a conduit au bar le Fougax, où elle n'était apparemment jamais entrée. Or là, sur le comptoir, ils ont repéré une pile d'une dizaine de C.D.

C'était Sincérité.

Ils se sont emparés d'un exemplaire, ont immédiatement ri - sans tout entendre - de la pochette dont voici la description, rédigée ce jour en présence d'un exemplaire de Sincérité situé entre le clavier et l'écran de l'ordinateur de l'auteur de ces lignes.

Deux mains humaines, pouces dressés vers l'observateur, sont jointes, les doigts de l'une étant croisés aux doigts de l'autre.

Ces deux mains, celle de gauche étant blanche, celle de droite étant bronzée, forment un pont au premier plan de l'image.

Sous elles, un chemin blanc, dessinant un S, s'enfonce, et un piéton traité en blanc et grisé avec une casquette et un sac à dos, s'avance.

Le titre SINCERITE est posté à gauche de l'image, les lettres SIN et le début de C, s'inscrivant sur le bas de l'avant-bras blanc, la fin de C et ERITE, s'inscrivant sur la terre jaune par rapport à laquelle se dressent les deux mains et dans laquelle s'enfonce le chemin, le haut de E se détachant quant à lui sur ce chemin, et venant affronter le marcheur qui va de droite à gauche tandis que SINCERITE se lit de gauche à droite. Une tension naît entre SINCERITE et le marcheur qui construit un troisième point, en profondeur de champ, vers la disparition du chemin, sous le pont des deux mains.

Cette rencontre créée entre les deux mains, exactement entre leurs pouces accolés, une forme brun sombre, ovaloïde, allongée, qui évoque une vulve, ce d'autant plus qu'une profondeur seconde louche dans l'offre de cette profondeur.

L'éventuel lecteur de ces pages est invité à créer ce ptyx de ses mains. Qu'il croise ses doigts et plaque son pouce droit contre son pouce gauche : il verra se manifester cet abîme troublant et sombre, vers lequel, peut-être, il désirera.

L'auteur de ces lignes se souvient qu'enfant il aimait disposer ses mains de la sorte, tendre en la conque suscitée par ses pouces une herbe et, y soufflant, créer un son criard, saccager le silence des champs d'un sauvage, solitaire, inutile et bref acte.

Ces deux mains en pont, dans l'image, font une vulve appel au souffle.

Au dessus des deux pouces, sur une montagne que gravit un chemin blanc en S, se dresse le château de Montségur. Son rempart affronte un ciel bleu avec des transitions de blanc, qui constitue le fond de l'image.

Plus bas, une auréole tout aussi blanche sert d'espace d'apparition aux deux mains réunies. Elle s'étend sur la largeur entière de l'image et excède un peu, verticalement, la limite de son second tiers.

Cette auréole, quoique blanche, n'est pas vide. Depuis la gauche de la main gauche rayonnent une statue de la Liberté, six gratte-ciel dont l'Empire State Building, et deux voitures qui jaillissent comme des graines de l'avant-bras. A droite de la main droite, rayonnent la tour Eiffel, l'Arche de la Défense, et cinq gratte-ciel.

Rayonnent donc, de part et d'autre des deux mains, des signes de New-York et de Paris. Surplombe tout : le château de Montségur.

A gauche du rempart blanc, souligné d'un puissant trait noir, se lit en lettres manuscrites noires, précédées d'un point noir : Louis.

Le trait de soulignement vient barrer le chemin en S qui monte à Montségur, et les lettres de Louis viennent, sur fond de ciel bleu et blanc, affronter Montségur dont la porte paraît, au bout du chemin en S, dans l'axe formé par lui, la vulve des deux mains, et le S inférieur où s'aventure le marcheur au sac.

Tout porte.

S'il fallait émettre un jugement critique sur cette image, il serait négatif. On crierait à la mauvaise peinture.

Ce serait oublier l'axiome de Michon : « Quiconque postule qu'il y a de la mauvaise littérature, et aime cette idée, n'écrira jamais de bonne littérature ».

Pierre Michon, dans Corps du roi, p 29, commente ainsi Homais, pharmacien d'Yonville, selon Flaubert : « Certainement, continuait Homais, il y a la mauvaise littérature comme il y a la mauvaise pharmacie. »

« Certainement, il y a la mauvaise peinture » continuerait un Homais de Fougax-et Barrineuf et autres territoires de France et d'Ariège et d'ailleurs.

Mais à Homais répond Winnie : « Salut, sainte lumière. » (p.68)

Winnie, l'anti-Homais, sent l'illumination jusqu'au cachot des peintures idiotes.

Rien plus beau.

Hors Rimbaud.

Ni l'auteur de ces lignes, ni Agnès n'ont totalement pris conscience de l'image du CD Sincérité quand ils l'ont rencontrée au bar Le Fougax, le 30 décembre 2002. Ils ont ri.

Agnès, en replaçant ce CD sur le comptoir l'a fait tomber sur les carreaux, au risque d'un bris, manifestant sa maladresse générale avec les choses, mais aussi un trouble spécifique, à propos duquel le patron du bar, qui escomptait visiblement vendre un de ces CD peu vendables, s'est tu.

Rien de plus.

L'existence du CD s'est gravée dans l'esprit de l'auteur de ces lignes.

Il est vrai que sa manifestation avait quasiment conclu son séjour à Fougax-et-Barrineuf, séjour d'une après-midi, mais qui avait permis plusieurs rencontres, dont celle de la croix Henri Denis Grauby, de la tombe Henri Denis Grauby, des vitraux de l'église de Barrineuf, des petits vélos gravés dans le clocher de l'église de Fougax, de la vieille dame ignorant tout de l'irlandais Beckett mais contant force légendes de loups, de femmes déchiquetées, ensevelies, et surtout d'une physique de l'étrange.

Où est Fougax ? Où est Barrineuf ? Où est le « et » ? Où est l'ici du « et » ? Dans quel sol son réel est-il ?

Ces éléments alimentent l'enquête, excitant vers quelque vulve-souffle née de la conjonction verticale des mains.

Le séjour à Fougax-et-Barrineuf convergeait à Sincérité de Louis, mais comme en vain, puisque, ce 30 décembre 2002, en cette quasi fin d'année palindromique, le CD resta au comptoir.

Ce jour là, il faisait des trouées de ciel bleu belles, puis des passées de pluie violentes, comme en mars, et par dessus les maisons, éminemment inaccessible, transcendantait le château de Montségur.

Rien ne s'est révélé d'autre, le soir, aux Contes, chez Agnès, ou même à Foix, à la Cave, dancin médiocre en voie de fermeture, pur cul de sac pour cas de cul. Le CD a marqué, ce jour là, une limite. La transgresser fut fait à la Cave-Poésie, à Toulouse, le 10 mars 2003, après la conférence-action sur Fluxus de Michel Girou.

Pourquoi Agnès a-t-elle offert Sincérité à l'auteur de ces lignes ?

Pas par affection, amour, ou quelque sentiment de ce type dont elle paraît vide. Ce n'était pas un anniversaire.

Elle n'avait pas écouté la musique de Louis. Elle ne souhaitait pas la découvrir, ni la faire découvrir.

Peut-être voulait-elle relancer l'action.

Rien de neuf de janvier à mars dans la quête de Beckett à Fougax-et-Barrineuf. Cela ne pouvait durer.

Le mot « sincérité » se trouve conjoint pour Agnès à toute création sérieuse.

Pourquoi pas ?

Elle ignorait l'importance de ce C.D, n'ayant examiné ni ses images, ni ses textes, ni son son.
Elle l'a passé, comme un message, étrangère, dans son fond d'or.

Elle ne savait pas ce qu'elle faisait.

L'auteur de ces lignes ne le sait pas davantage.

Beckett savait-il ce qu'il faisait en inscrivant Fougax-et-Barrineuf ?

Et Winnie ? Winnie ne savait pas qu'elle ne savait pas être ou ne pas être.

Qui a pété ?

Reste à regarder devant soi, « toque à la main, ton de fervente réminiscence ».

Sans perdre tête,

En perdant tête,

Et péter,

Etre.

16 mars 2003

C'est aujourd'hui Dimanche : Sainte Bénédicté.

W s'apprête à la guerre en Irak, que l'auteur de ces lignes soutient, sans joie, dans l'horreur des haines de tous ceux qui pensent, en France, le contraire.

Insoutenable.

L'auteur de ces lignes est un masque traversé de souffle, dont la pensée grouille, derrière des lunettes, à propos de tout, comme au caveau les vers. Ce grouillement et celui symétrique du monde le détournent parfois de la réminiscence de Charlot Chassepot et de Cachot.

Il est vrai que Sincérité, mis dans un lecteur, produit des chansons médiocrement enchanteresses.

L'auteur de ces lignes s'en doutait. Cette médiocrité prévisible l'avait attiré lors de l'irruption du CD le 30 décembre 2002 au Fougax. Les chansons idiotes, les textes sans orthographe, les rimes fausses, les mauvais goûts lui plaisent, et il partage ce plaisir avec Jean-Pierre Zénit qui l'a introduit aux chansons de Pascal Lambert, auteur-compositeur de Dottignies, près Mouscron, Belgique, en échange de quoi il le régale de « Montagne Montagne » des Chevaliers du Fiel, duo toulousain, ou de vieilles raretés de Sheila.

Or éructer les fautes d'orthographe de Louis Cachot et sa platitude, c'est faire affreux rire d'idiot, s'abandonner au ricanement cloueur, qui nie sans oui, hors gouffre de l'esprit, rester au rempart ironique sans plonger dans l'enfer où Cachot, ébloui en Charlot Chassepot, inaugure.

Eclatant.

Vite, plus loin, par éclats, bénissons la naissance des sens.

20 mars 2003, saint Joseph.

Demain, printemps.

Saint Joseph fait veille au printemps, belle idée.

Veille et disparaît le père pour et par la printanière naissance.

L'auteur de ces lignes se souvient avoir expliqué à Agnès le 30 décembre 2002 dans l'église de Fougax (pas de Barrineuf) le bâton fleuri qu'y arbore un Saint Joseph de plâtre.

Réminiscence aujourd'hui.

Coïncidence ?

A la coïncidence, les parleurs se font restrictifs : « Ce n'est qu'une coïncidence ».

Puis répétitifs : « Charlot Chassepot et Cachot, ce n'est qu'une coïncidence... Ce n'est qu'une. Ne faites pas le fou, cher monsieur, gardez l'axe, car ce n'est qu'une. Ce n'est qu'une.

Qu'une.. Qu'une ! Qu'une ! Qu'une ! Coïncidence. Allons ! Cachot, c'est Cachot. Sachez le.

On le connaît. Que ça vous choque ou pas. Charlot Chassepot, c'est Charlot Chassepot.

Cachot/Charlot Chassepot au Fougax, à Fougax-et-Barrineuf, côté Barrineuf, ce n'est qu'une coïncidence ! Il eût été possible que Louis Cachot s'appelât, par exemple, Alphonse De Herly, Patrice Gommu, Pierrot Bousquet, Alcibiade Cocufieur ou Bob Giliday... Les signes sont arbitraires ! Saussure l'a su, l'assure, et nous aussi. Les noms se portent comme des jetables.

Créant Charlot Chassepot, comment voulez-vous que Beckett ait prévu qu'il cachât Cachot !

Le pauvre Samuel est mort en 1989. C'est dans les dictionnaires, les biographies, les manuels de littérature, et sur le net. Tout ce qui tombe en couperet le dit.

Cachot, Charlot-Chassepot pure coïncidence, pure, pas sale, point pourrie, nullement prolifique, pas fumier d'où explosent les fleurs, mais pure, cent pour cent pure comme la mort. Quittez la coïncidence. Coin. Coin. Coin. Cot. Cot. Cot. Coït. Coït. Coït. Caïn. Caïn. Songez au coït, fils de Caïn, pas aux coïncidences !

Et si vous eussiez trouvé Louis Cachot à Bélesta, à Mirepoix, au îles Caïman, à Dunkerque, à Winnipeg, l'eussiez-vous lu en Charlot Chassepot et à lui lié ? Voyons ce n'est qu'une coïncidence. Souriez. Photo. On oublie tout. Soyez Caïn, canin meurtrier. Tuez la belle envolée des sens.

Ce n'est qu'une coïncidence. Fin du monde. Fond du monde. Fondue finale. Fin de partie. Pas d'adresse.

A la coïncidence, quand les parleurs ne se font restrictifs, grand tonnage et tonnerre de preuves ! « Ta coïncidence prouve Dieu, mon vieux, et t'écrase. Crève de preuves ! »
Mais le bâton fleuri de Saint Joseph signale un printemps léger.

Nuit !

20 mars 2003. Printemps.

La coïncidence suppose le désir. Elle n'est pas dans les choses, n'a pas de lieu, mais naît par le désir de lire leurs rencontres, de ne pas lier, d'entendre sans prendre. Qui n'est pas sourcier des coïncidences manque sans doute d'âme, c'est-à-dire d'échange entre les choses et l'ombre creuse de son masque.

La coïncidence jaillit du trou du tréma du i, légère, et danse. Le ciel n'est pas sur elle, qui pèse et pose. Elle invente le ciel par la racine des roses. Elle délivre du meurtre et de l'obsession. Elle est le vif humain.

Ce jour, l'Amérique attaque l'Iraq. Emue par l'anagramme, cette page constate.

21 mars 2003

Quand c'est guerre, se ventouser aux écrans tente.

Etre sauvage.

Léonard de Vinci : « Le sauvage est celui qui se sauve ».

Depuis Cachot, ce jour, sauvetage par effort de « fervente réminiscence » vers Charlot Chassepot.

Oh les beaux jours : bonheur de résister aux bruits orateurs.

Le désir d'inventer Winnie dans Fougax-et-Barrineuf, où Beckett l'établit, et le désir de ce désir, et le désir de ce désir de désir, et la multiplication en x puissance du désir font naître et reconnaître Cachot en Charlot Chassepot.

D'un coup de désir, le monde est multiplié, non justifié. Bonheur sans médiation.

Happy days without media.

Diamants.

Le bonheur, multiplication légère, jaillit en Winnie des doubles genoux humains et vivants de Charlot Chassepot. Genoux d'ange.

Encore, pour nous, le bonheur par rencontre, sur table de bar, entre souvenir de Winnie, Louis Cachot, Sincérité.

« J'avais en toute sincérité d'esprit décidé de le rendre à son état de fils du soleil » dicit Rimbaud.

Cachot ? Il faut ouvrir cachot.

Cette phrase sonne.

Sonnent robinier, bonheur, Charlot Chassepot, Cachot. Sonnent l'or, l'heure et l'aventure, Fougax-et-Barrineuf.

Sonne, sonne donc !

Moi sonné, peut-être cloche !
J'ois.

23 mars 2003

Les bombes tombent, mais, près de la place Pinel à Toulouse, l'auteur de ces lignes est à l'abri.

Qui se soucie de rapprocher l'activité de l'actif W, la remarque de Louis Aragon sur W dans Le Paysan de Paris, les discours des télévangélistes guatémaltèques concernant Winnie, l'enfoncement de Winnie dans Oh les beaux jours, antiPâques en deux actes ?
Qui ?

Surgit l'idée de faire surgir, hors ciel, le jour de Pâques, à l'heure de midi, à Fougax-et-Barrineuf, dans les ruisseaux, l'or.

Le jour de la Résurrection de notre Seigneur, des ruisseaux de Fougax-et-Barrineuf, l'or.

En 2003, le vingt avril, deux jours après la Saint Parfait.

Agnès, appelée, est d'accord.

La quête de l'or enchante l'auteur de ces lignes depuis qu'il a lu Donald et Picsou.
Longtemps, il s'est couché dans le bonheur de lire leurs aventures. Il n'aimait pas Mickey, obscur chercheur de vérité, obsédé détective d'exact. Il aimait Donald et Picsou, canards gueulars, qui se foutent de la vérité, car ils font l'or.

Picsou trouve partout le lieu et la formule. Sa quête engrosse le monde des trésors où, plus tard, il plonge, comme en des ventres.

L'auteur de ces lignes a beaucoup rêvé au miracle de l'or multiplié.

Cela le rend pro américain, ce salaud.

Il a rencontré un prospecteur - Vincent Taillandier - avec lequel il a trouvé de l'or à Sainte Croix-Vallée-Française, en juillet 2002, sous le presbytère de Jean-Pierre Zéni, au bout d'un chemin qu'inaugure un panneau GOLD, vantant une marque de bière vendue au bar « La Baraka », juché au dessus du Gardon.

Le villageois ne croyaient pas possible de trouver de l'or là. Un orpailleur des environs manqua rire à l'annonce de la découverte... L'or était pourtant réel, là, après le panneau GOLD, sous le bar et le Presbytère.

Facile d'emporter des batées à Fougax-et-Barrineuf, le 20 avril 2003, jour de Pâques.
Ce sera beau, ce jour, l'or au lieu de « réminiscence ».

Le 25 mars

Le robinier n'est pas si clair qu'on pense.

Brigitte Schwall, jeune botaniste, spécialiste des bellavallia, vient d'informer l'auteur de ces lignes que le robinier, en réalité, est le faux acacia.

Le robinier serait un vrai faux acacia, son double dans la langue.

Dans Oh les beaux jours, p. 21, Winnie ne dit pas « faux acacia ».

Samuel Beckett aurait pu le lui faire dire. Il ne l'a pas fait. Peut-être ne voulait-il pas introduire le faux, donc le doute et le trouble, dans cette réminiscence de bonheur. A moins qu'il n'ait cherché à suggérer que Winnie ignore ou masque l'identité robinier/ faux acacia. On n'en sait rien.

Que Winnie l'ignore étonne, car qui, sinon elle, reconnaîtrait un robinier en ignorant « faux acacia » ? Mais, si elle sait la botanique, pourquoi Winnie dit-elle « suis de nouveau assise, sur ses genoux, dans le clos à Fougax-et-Barrineuf, sous le robinier » ?

Certes, par anagramme, le robinier est dans **F**Ougax-et-**BaRRINE**uf : les lettres de l'arbre surgissent de celles du lieu, comme tout arbre de son lieu, et là, principalement, par réminiscence.

Le double trait d'union d'un bloc se redressant fait un des « I ».

Winnie dit « Fougax-et Barrineuf » et aussitôt se lève, bien armé, de ses lettres, à ses lèvres, le robinier.

Cet arbre est l'être autochtone .

Le faux acacia non. C'est clair.

Samuel Beckett, cependant, écrivant « robinier », n'interdit pas de songer au faux acacia, de l'entrevoir sous le robinier, autre dans la langue, mais étant le robinier même, car il n'est pas

plus faux de dire « faux acacia » que « robinier ». Les deux termes sont équivalents. Brigitte, la jolie botaniste, l'assure. Le dictionnaire Robert également.

Le robinier tient son nom de Jean Robin, « botaniste des rois Henri III, Henri IV et Louis XIII, qui introduisit cet arbre, natif d'Amérique du Nord, place Dauphine à Paris en 1601 », dit le Dictionnaire historique de la langue française. (1602, peut-être, selon l'inscription du plus vieux robinier de Paris, à Saint Julien le Pauvre ?)

L'acacia, quant à lui, viendrait du grec akakia, « sans étymologie connue ».

Ecrire Robinier plutôt que faux acacia, c'est préférer le connu à l'inconnu, choisir le français plutôt que le grec, introduire Robin.

Jean Robin, pas Robin des bois ou Robinson.

Ce Robin là.

Or Robin résonne, et, par réseaux, fait raisonner.

Christophe Robin est l'enfant humain, ami de Winnie dans Winnie l'Ourson de A. A. Milne. Winnie n'existe pas sans Christophe Robin.

L'auteur de ces lignes tient cette remarque de Jean-Pierre Zénit qui, s'étant procuré, Winnie the Pooh de A.A Milne (par son ami Grant Mac-Clean, écossais, très gros, né en Thaïlande, obscurément sis à Londres pour y chercher fortune) a aussitôt repéré le double doublet Winnie/Robin et en a téléphoniquement prévenu l'auteur de ces lignes.

Le cercle se fait cible.

Si Winnie appelle le robinier, le robinier s'appelle de Robin, qui rappelle Robin, qui appelle Winnie. En chemin, Jean cède la place à Christophe.

Curieusement, l'auteur de ces lignes se souvient qu'au mois de mai 2001, alors qu'il visitait à Toulouse l'exposition d'icônes de Iohan Avramescu, il avait rencontré un ermite, ami d'Avramescu, son introducteur en France, Jean-Baptiste Robin. Ces faits sont consignés dans le journal d'un Poème à la Vierge Marie, composé alors, et inédit.

A l'époque, il avait été attentif au prénom de l'ermite, parce qu'il préparait lui-même une journée Jean Le Baptiste à Montolieu, et qu'il avait acheté, dans l'amour de cette journée, une icône de Jean le Baptiste, qui se tient présentement devant lui, sur une sorte de prie-Dieu, lui-même surplombé d'un faisan empaillé.

Ce Robin, outre son corps et sa parole, avait alors existé par son prénom –Jean-Baptiste –, non par son nom.

Ensemble, ils avaient parlé d'icônes, de poésie, du livre du moine Gille Baudry, de Landevennec, Présent intérieur. Jean-Baptiste lui en avait prêté un exemplaire, qu'il s'était engagé à rapporter à son ermitage, au dessus de Prades, ce qu'il avait fait, dix jours plus tard. Là, cependant, comme il avait trouvé l'ermitage fermé, il avait laissé le recueil, avec un message, contre sa porte.

Il ne pensait plus à ces faits.

Maintenant, écrivant, par un effort de « fervente réminiscence », il se représente Jean-Baptiste Robin, qu'il imagine en Roumanie, dans les montagnes aurifères, puisque cet ermite lui avait dit, en mai 2001, s'apprêter à quitter le Roussillon pour la Roumanie, où il comptait prier plusieurs années.

L'auteur de ces lignes sait que la Roumanie est la destination capitale d'Agnès. Elle y cherche, suit la trace d'un deuil, vers les montagnes aurifères, dont parle ces jours ci Courrier international.

Agnès ne connaît pas Jean-Baptiste Robin. Elle n'en a jamais entendu parler en Roumanie. Elle ne sait rien.

26 mars

Robin Jean-Baptiste,
Robin Jean,
Robin Christophe.

« Il faut qu'il croisse et que je diminue. » Jean-Baptiste, selon Saint Jean, porteur de l'Évangile du Christ.

Voici l'histoire des origines de Winnie the Pooh, telle que la rapporte un site internet :

<http://www.callisto.si.usherb.ca/>

« Natif d'Angleterre, Harry Colebourn, qui a émigré au Canada pour ses études en médecine vétérinaire, vivait à Winnipeg, Manitoba.

En 1914, Harry s'est enrôlé dans l'armée canadienne. C'était alors le début de la première guerre mondiale.

En route vers le train militaire, le train a fait une halte à White River, Ontario. C'est à ce moment que Harry a acheté une petite ourse noire.

Dans le train, les compagnons d'Harry trouvent l'ourse bien affectueuse, ce pourquoi ils la désignent leur mascotte.

Harry décide d'appeler la petite ourse « Winnie » en l'honneur de la ville de Winnipeg, là où il a eu de bons souvenirs.

Au mois de décembre 1914, Harry doit se rendre au Front depuis Londres, ce pourquoi il confie temporairement Winnie à la garde du zoo.

En 1918, fin de la première guerre mondiale. Harry veut reprendre Winnie pour la mener au Canada. Voyant le succès qu'elle a au zoo, il décide de la laisser où elle est.

A l'occasion de son cinquième anniversaire, Christopher Robin, un jeune enfant londonien, se rend au zoo avec ses parents. C'est lors de cette sortie familiale que Christopher rencontre Winnie, l'ourse canadienne. Christopher est fasciné par elle, ce pourquoi il s'empresse d'appeler son ourson en peluche Winnie.

A.A Milne (Alan Alexander), qui est le père de Christopher, mais aussi un écrivain réputé, décide de mettre sur papier les jeux de son fils avec son ourson. C'est donc en 1926 que le premier livre de « Winnie the pooh » voit le jour. Le livre est alors illustré par E.H. Shepard. »

Winnie est venu d'Amérique en Europe, comme le robinier.

Christophe fait passage entre l'ourse du zoo et la fiction de son père. C'est lui qui a transféré le nom de Winnie à sa peluche, alors que Harry Coleburn, qui a transféré Winnie d'Amérique dans Londres, avait transféré le nom tronqué de sa ville à cette petite ourse achetée à White River.

Le nom Winnie, venant de Winnipeg, est passé à une ourse, passé en Europe, passé à une peluche, passé à un personnage de conte, et de là, passé à force bêtes, par exemple au chien d'un voisin de l'auteur de ces lignes.

Sans Christophe Robin, ce porteur, jamais Winnie, n'aurait voyagé de Winnipeg à Walt Disney.

Sans Christopher Robin, ce Winniephore, jamais les télévangélistes Guatémaltèques n'auraient accusé Winnie de diabolité.

Sans Christopher Robin, ce traducteur, jamais ces lignes.

Sans Christopher Robin, cet ange, jamais le robinier, par « fervente réminiscence », n'aurait procédé de Winnie.

Sans lui, le secret jamais d'Oh les beaux jours...

28 mars 2003

Henri Denis Grauby est mort à Perthes les Hurlus en 1914.

L'auteur de ces lignes ne se souvient plus précisément quand, mais c'était gravé. Il n'a pas pris de notes lorsqu'il a découvert, avec Agnès, le 30 décembre 2002, approximativement à l'aplomb du bar le Fougax, juste au dessus d'un tas de ferrailles appartenant, paraît-il, à un certain monsieur Olive, la croix de ce Grauby, isolée et blanche, dominant d'une vingtaine de mètres Fougax-et-Barrineuf.

Agnès, native du lieu, ne s'y était jamais rendue.

Elle ignore son lieu.

Devant la croix, l'auteur de ces lignes sentait, ou construisait, le mystère.

Etait-ce Perthes les Hurlus ? Les Hurlus ?

Il se souvient avoir parlé à Agnès de Voyage en Grande Garabagne. Parmi les Omanvus, les Garinavets, les Opèdres, les Baluars, les Mastadars, les Vibres, les Halalas, tous les peuples cités par Michaux, pourraient paraître les Hurlus.

Hurlus, hurleurs, hurluberlus de hurlevants,

D'avoir trouvé Hurlus de Perthes, Agnès et lui ont ri.

Ensuite, ils se sont assis sur la pierre qui sert de base à la croix. Ils ont regardé Fougax-et-Barrineuf, sous eux, si étiré, si mal centré, avec ses bouts de places, son bar le Fougax, ses routes, ses fumées, ses ruisseaux, ses deux églises, ses jardinets, sa fragilité, et ses grandes passées de ciel bleu parmi les monts et les nuages.

Agnès sait se taire. Ils se sont tus.

Plus tard, ils sont allés dans l'église, plantée un peu au dessous de la croix, sur sa droite, et qui domine de quelques mètres le Fougax.

Ils ont visité ce monument du XIX^{ème} siècle terminal, cimenté, sans ambition. Agnès s'est assise, vers l'autel, à l'harmonium fatigué dont elle a extrait quelques sons. L'auteur de ces lignes a fait l'inventaire des statues en plâtre, du mobilier, des imprimés disponibles, des vitraux.

A droite de l'entrée, face au chœur, sur le mur qui serait au nord si l'église était mystiquement orientée, un vitrail est dédié à Saint Louis, roi de France, offert par la famille de Henri Denis Grauby, en mémoire de sa mort.

Les Grauby devaient être une famille aisée de Fougax-et-Barrineuf, peut-être royaliste, catholique en tout cas, puisqu'elle avait édifié une croix et un vitrail, le tout formant dispositif, sur la rive droite du ruisseau le Lasset, dans la partie Barrineuf de Fougax-et-Barrineuf, au dessus du Fougax.

Encore plus tard, ils se sont rendus au cimetière, sis à cinquante mètres du Fougax, à droite de la route menant aux gorges de la Frau. Ils y ont trouvé, parmi plusieurs tombes « Famille Grauby », la tombe comportant l'inscription Henri Denis Grauby, tué en 1914 à Perthes les Hurlus, Champagne.

Trois monuments grossièrement alignés, constituent donc le mémorial Henri Denis Grauby : cette tombe, le vitrail, une croix.

Ce doit être, selon le monde, sans importance, sauf pour la famille Grauby, dont le deuil a dû être immense.

Sauf aussi pour l'auteur de ces lignes, qui vient d'entendre le réseau sonnante Grauby/Robinier, produisant « niais » par la bouche et le souvenir du mémorial triple, d'où jaillit par ces points cette fontaine intermittente : Grauby/niais.

N'y est-elle pas ?

Pourquoi le cacher ? L'auteur de ces lignes, ou de ces signes, songe encore au vitrail de Saint Louis avec sincérité.

Pourquoi nier ? Les vies dansent.

Sincérité, Louis Cachot, Henri Denis Grauby, Saint Louis, Fougax-et-Barrineuf, Winnie, robinier, denses vides peut-être.

Et les Hurlus ?

29 mars 2003-05-09

Américains à deux cents kilomètres de Bagdad. Nassirya. Bassora. Nadjaf, nouveaux noms obligatoires.

Beurs fiers d'être français. Français fiers de leurs beurs.

Irakiens fiers d'eux.

Américains aussi.

Quelle actualité pour Perthes les Hurlus ?

Tout à l'heure, l'auteur de ces lignes a fouillé Internet : Hurlus. Perthes les Hurlus.

Hurlus l'a mené à Mouscron, Belgique, cité d'enfance de Jean-Pierre Zénit. Les mouscronois célèbrent chaque année la Fête des Hurlus. Voir <http://www.mouscron.be/français>

En octobre, ces Wallons se lancent force Hurlus. La bière coule à flots. Les ventres éclatent, et cela vaut, selon la page Web, « la fête des Chats à Ypres ».

Les historiques Hurlus, ces « tout nuds », ces « bocqueteux », ces « gueux », assiégés dans Mouscron, durent se rendre aux armées catholiques le 24 juillet 1572.

Vieilles guerres, jeunes fêtes.

Jeune guerre, et sans fête, voici Perthes les Hurlus.

Cent cinquante et un habitants en 1914.

Trente mille sept cent trente quatre corps dans le cimetière aujourd'hui.

Neuf mille neuf cent cinquante sept noms. Vingt mille sans identité.

S'ajoute au stock, à Fougax-et-Barrineuf, le triple mémorial Henri Denis Grauby.

Trente mille sept cent trente quatre cadavres. Qui se souvient ?

Peu de gens, sans doute, alors que le monde se masque à pleurer des Irakiens.

L'auteur de ces lignes ne savait rien de Perthes les Hurlus, pas même le nom, jusqu'au jour où il s'est rendu à Fougax-et-Barrineuf.

Fougax-et-Barrineuf fut pour lui porte de cette boucherie particulière.

Jamais avant ce jour, il n'avait rencontré Perthes les Hurlus.

Il écoute ce nom.

Par « fervente réminiscence », et par internet il voit des choses, les traces de l'horreur, les entonnoirs, trous de bombes, les ruines, une photo où il lit « Perthes Runes », le i étant mangé d'une ombre.

Fougax-et-Barrineuf, portail de Perthes les Hurlus, Champagne.

Winnie l'Ourson aussi est un fait de guerre.

Sans la guerre de 14, Harry Coleburn n'aurait pas quitté Winnipeg. Il n'aurait certainement pas acheté une petite ourse noire, qu'il n'aurait sûrement pas laissée dans le zoo de Londres avant d'aller combattre, et le petit Christopher n'aurait pas dessiné Winnie au zoo. Son père n'aurait pas écrit Winnie the Pooh, les télévangélistes guatémaltèques n'auraient pas brandi de cassettes...

Sans le chemin des Dames, sans Ypres, sans l'Argonne, sans Verdun, sans Perthes les Hurlus, sans Vimy où souffrit peut-être le canadien Harry Coleburn, pas de Winnie.

Ni peut-être de Charlot.

Sans la guerre de 14, où les chassepots n'étaient que souvenirs parmi les 75 et les gaz, pas de croix Henri Denis Grauby à Fougax-et-Barrineuf.

Pas ces pages.

Evidemment, pas ces pages.

Sans doute pas Oh les beaux jours.

Idées d'Hurluberlu !

Ces lignes sont folles, œuvre d'Hurlu, écrites en pure perte !

« Oui. Oui. Oui » gueule la foule.

« Non. Non. Non » gueule l'autre foule.

En ces « oui » niche un non, ou un nom, tandis que W wants to win his war.

Qui a pété ?

1er avril.

Serge Pey fait éclater des tomates sur la tombe d'André Breton, au cimetière des Batignolles. Hommage à Poisson d'or, poisson d'avril, tombe dix-huit, douzième ligne, trente et unième division.

On lit là, sur la pierre : « je cherche l'or du temps ».

Pey proteste contre la vente Breton, dispersion des objets de l'appartement, rue Fontaine. Il condamne les collectionneurs, ces « roteurs d'euros », l'ordre libéral.

L'auteur de ces lignes, qui l'a remplacé hier soir à la Cave-Poésie pour qu'il soit à Paris ce jour, admire la beauté tomatique, son éclatant, mais sans accord.

Il est néo-libéral.

Que les objets s'aventurent en maintes mains nouvelles, au hasard d'argent, parfois liquide, lui plaît. Statufier l'éphémère en une fondation avorterait, selon lui, l'or du temps, ses feux tendus d'étoiles et faits mères.

Les collections – et il en bricole une, analogue par l'hétéroclite à celle de Breton – lui paraissent les rendez-vous concrets de grains du monde, poétiques, aurifères, que des causes, bonnes ou mauvaises, telle la fille d'André Breton, apparemment âpre au gain - peu importe - dispersent, façon jets de tomates, ad majorem gloriam dei, sive naturae.

Il aime Lucrece, « tant les faits sur les faits allumeront la lumière » (fin du chant I).

Il aime Pey, pierre lancée, ses multiplications, pas toujours ses présupposés.

Il croit Christ, Talitha Koum, l'amor che move il sole e l'altre stelle, Dante donnant l'or multiple du temps, ces stèles-gloires qui supposent la nuit.

Winnie, dans la langue française, est un étonnant étranger.

S'entendent « oui/ nie » ou « oui n'y » ou « oui ni » ou « oui, nid ».

Nid.

Oui, nid de rêve, nichée d'aurores, nid des enfances sages à lire et regarder les aventures de Winnie.

Mais l'aventure, justement, jette hors du nid. Trop durable, le « oui » au nid nierait la force du Talitha Koum et de l'amour.

Winnie l'ourson, lui-même, le dit à la septième minute de sa cassette « Il faut sortir du buisson ».

C'est la vie. Winnie ne s'entendrait, que par ironie, « oui, nid ». « Non au nid » dirait au vrai Winnie.

Or cette ironie sème doute, et l'oreille entend « oui nie » au nom du compagnon de Christophe Robin.

Oui nie.

Ce « oui » tourne dos au « oui » de Marie, persistant à l'ange.

Non par normand « ni oui ni non », car ce serait le « oui nie » du diable, ironique redoublement de Dieu, miroir sans sperme.

L'esprit qui toujours nie.

Théorème : l'esprit qui toujours dit « oui » nie.

Dire non affirme. La traversée active du « non » accouche du « oui ». Témoins Orphée, le Christ, les héros de Jules Verne, Dante. Faut vivre la « selva oscura » pour se vouloir mettre en piste aux étoiles.

Qui dit toujours « oui » nie.

C'est le diable.

Winnie, diable ?

Ou Tao ?

La lettre « wu » en chinois est la lettre du non-être. La lettre Wu est la lettre du tao, de « l'agir par le non agir ».

Selon Grant Mac-Clean existeraient en Angleterre des groupes pratiquant un taoïsme de Winnie.

Winnie, entre diable et tao, c'est le premier avril qui tombe, avec son poids de faux pas perdus...

2 avril 2003

Le double trame Oh les Beaux jours, Happy days.

« Maximum de simplicité et de symétrie » : deux actes, deux personnages, deux langues. deux mots (happy days), deux fois deux mots (oh les beaux jours), deux voyelles en anglais,

l'ironie, Winnie, Fougax-et-Barrineuf, Charlot Chassepot, « Monseigneur le révérendissime Carolus Chassepot mort dans son tub »

Dans quel but ?

Nul but : le tub.

Non pas le UN, non pas le TROIS, mais le DEUX, comme ce deux avril, point farcesque, où s'écrivent, d'un crâne à l'écran, ces lignes qui ne font ancre nullement, car n'est rien d'autre que temps, oui qui nie sans fin, même de phrase.

Ce n'est pas Sainte Trinité, ou dialectique, triomphe en un point trois solaire par dessus deux, les transcendant, élan d'esprit vers quoi jeune prière :

-« Prie ta prière, Winnie ».

-« Avantages sociaux » lit Willie.

Un temps. Winnie regarde devant elle. Willie tourne la page. Un temps. Le journal disparaît.

Winnie : « Prie ta vieille prière, Winnie ».

Fin de l'acte I. Winnie est là le dernier mot de Winnie, double V, double I, double N, E muet. E muet.

« Prie ta vieille prière, Winnie ».

Pas de glorieuse résurrection, de troisième acte, d'apôtres. Winnie s'est enfoncée, au mamelon, premier acte. Winnie s'est encore enfoncée au mamelon, deuxième acte. Plus que sa tête, comme reste sur un plateau le chef de Jean-Baptiste, mais retourné en femme, et sans troisième acte.

Certes Willie, à la fin dit (bas) « Win » . Winnie répète « Win ». Lettre Win des Runes. To Win this War. Win, mais pas de troisième acte.

Pas d'ange, pas de Marie-Madeleine.

Ni mort, ni coup du roi.

Pâques inversée.

Tub.

Ce n'est pas le trois. Ce n'est pas le un.

Ce n'est pas le pur dressé du jour, monolithe Winnie fixant le zénith, « Encore une journée divine ». Ce n'est pas l'étal du divin un, l'étal de l'amen.

Il y a du deux. C'est du deux. Winnie, Willie, deux actes, Fougax-et-Barrineuf. Il y a du fourré, du profond, de la nuit, du vide retournant Dieu.

Dernières paroles de Winnie :

« Gardez-moi,

Puisque je suis à vous ».

Ce oui nie.

« Noli me tangere » disait le Christ à Marie-Madeleine.

Ce non dit « oui ».

Beckett, ancien élève de Trinity college, travaille au négatif, tels maître Eckart, le Saint Suaire, mais, noir, son oui nie.

Ou l'inverse ?

But : tub.

Des photos seront nécessaires, suaires, non pour montrer la chose, mais l'absence, le non-troisième acte, Fougax-et-Barrineuf, .

Agnès en sera chargée, l'invisible Agnès, pour l'heure ailleurs, comme toujours, et qui ne voit, ne sait, vêtue de noir, retournement d'ange en femme photographe.

Où mène Winnie ?

3 avril

La présence de Fougax-et-Barrineuf, dans Oh les beaux jours, par Winnie, peut intriguer, a dû.

A Toulouse, on raconte que l'ancien élève de Trinity college aurait vécu en Ariège, ce que suggère aussi le désir d'Estragon, mais les biographies de son auteur sont muettes.

A Fougax-et-Barrineuf, un maire aurait cherché.

Agnès et l'auteur de ces lignes ont interrogé plusieurs personnes, dont une vieille dame – Margot - vers les gorges de la Frau, le 30 décembre dernier : « avez-vous entendu parler de Samuel Beckett, un irlandais, autrefois, par là » ?

Non personne. Ont surgi des histoires d'écossais, de loups, de cathares, un nom d'écrivain local, Adelin Moulis.

Entre gorges de la Frau et Montségur, nulle réminiscence d'actes de Samuel Beckett.

Beau jour.

Ils ont cherché encore.

Dans l'église de Fougax, montant au dessus de la tribune, par delà le vitrail de Saint Aloysius, vers le clocher, ils ont trouvé, gravés dans le plâtre, des dates, des noms, des prénoms... Pas Samuel Beckett.

En plusieurs lieux, exacts, méticuleux, sont dessinés des vélos.

Des vélos.

« Gardez-moi, puisque je suis à vous. »

L'ancien élève de Trinity college aurait-il séjourné à Fougax-et-Barrineuf, aurait-il même connu l'amour sous un robinier, dans le clos, cela n'expliquerait pas l'irruption de ce nom, page 21, chez Minuit, d'Oh les beaux jours. De sa jeunesse en Irlande, de ses amours, de Roussillon, et des livres, il aurait pu tirer tant de villages... Qu'explique la vie ?

La chair de Beckett, présence réelle ou absence à Fougax-et-Barrineuf en 1935, le 3 mars, ou en 1942, le 6 février, ou en 1957, le 27 avril, le nom de ce village n'en apparaît pas moins, double terme, dans le texte de Winnie, entre genoux et robinier, procédant de Charlot Chassepot, suite à « fervente réminiscence », la relançant.

« Gardez-moi, puisque je suis à vous. »

Qui se soucie de trop trouver justification par la vie, nie.

Oui, nie.

Troisième acte. Disparition.

Beckett n'est pas à nous. Winnie n'est pas à nous.

Sont donc, par là, à nous, ne les gardant pas.

S'agit de vivre, pas de fixer, même le zénith, surtout pas, comme Winnie en début de pièce.

S'agit d'être christique, voyageur. Ne pas vérifier. Multiplier, d'esprit, l'être.

La foi ?

Beckett n'est pas à Fougax-et-Barrineuf, n'y fut pas, y fut peut-être, y sera, peu importe.

« A » s'entend, se porte « à quoi », « vers quoi », « vers quel jour ».

Y est, va vers, n'y est pas, va vers, par « fervente réminiscence », tel Winnie, tel l'auteur de ces lignes, par le Guatemala, Zénit, Agnès, jusqu'aux photos vides, divines.

Oui, n'y est pas.

Y est pas à pas.

Yes, ave : foi au x.

Mystère, si l'on veut, de Foix, préfecture d'Ariège, près Mirepoix.

Beckett à Fougax-et-Barrineuf, ce n'est pas à vérifier.

Initiative aux mots !

Fougax-et-Barrineuf s'entend nom double : formant commune présence réelle, l'un y procède du deux.

Les gens du crû, presque toujours, disent qu'ils sont de Fougax, entendant par là qu'ils sont de Fougax-et-Barrineuf, mais ils taisent Barrineuf.

Agnès, par exemple, lorsqu'elle est à Mirepoix, au bar de la Place, se revendique de Fougax, jamais de Barrineuf, non par paresse de prononcer l'intégrale du double, paresse qui, chez elle, serait recevable, tant elle se refuse à l'acte, mais par légitimisme et participation à l'horreur collective, justifiable, du double.

Fougax prime sur Barrineuf. C'est le lieu premier, l'origine. Barrineuf est quartier nouveau, selon l'étymologie métisse, franco-occitane.

Se dire de Fougax, alors qu'on est plutôt, par naissance et logis, du côté de Barrineuf, c'est, oubliant le fait, proclamer un attachement pour les valeurs fondamentales. C'est, contre l'histoire et ses bâtardises, se ranger du côté de Saint Simon qui consacra largement ses Mémoires à dire son l'horreur pour la légitimation des bâtards de Louis XIV, le duc du Maine et le comte de Toulouse. C'est, comme lui, choisir le principe contre « le plaisir superbe de la création. »

Barrineuf est bâtard. Barrineuf est second, c'est le quartier neuf, échappé de Fougax, jaillissant hors Fougax, sperma Fougaci aventurier se proclamant d'un coup égal, rival barrissant, plantant église, place, robiniers, monument aux morts, face à Fougax.

C'est l'obligation du redoublement traître : la vie.

La passion légitimiste d'Agnès et des citoyens de Fougax-et-Barrineuf n'y fait rien. Le nouveau s'est inscrit sur les plaques routières d'entrée du village, sur les cartes, dans Oh les beaux jours, sur Internet. Rien n'empêchera plus l'existence, l'extase, de Barrineuf après Fougax, l'étal ostentatoire de ce couple, tels Terre et Lune, César et Brutus, Dieu et Diable.

En ces couples, tout tient au « et ».

Qui disjoint et joint, fait pont petit et casse, hait et aime.

Le 30 décembre 2002, Agnès et l'auteur de ces lignes ont cherché le « et » de Fougax-et-Barrineuf. Ils ont erré, cherchant le pont juste, le trait, le point. Ils ont cru un moment le cueillir dans la scierie qui se trouve équidistante de la zone apparemment nommable Fougax et de la zone apparemment nommable Barrineuf. Mais le « et » est peut-être plus loin. Ou plus proche. Le « et » oscille, se dérobe, tel la robe des jours, absent, ou la fleur de Mallarmé, l'amour.

Comment être un deux ?

Winnie et Willie ?

Charlot Chassepot et Winnie ? Comment être, avoir été, dans le clos, près du robinier, à Fougax-et-Barrineuf ?

Comment un deux actes ?

Sinon par trois, son désir, son divin vide, comment ?

A l'évidence du trois être un par deux, suscitant ce trois, dont l'évidence prime, par le manque, c'est-à-dire, sans dire, l'absent acte trois.

Ce qui se compte 312.

Soit le nombre de pieds de chacun des côtés de l'hexagone de Thélème.

Ou retourné, 213.

Page 21, chez Minuit, dans l'ancien et le nouveau tirage, la citation qui implique Fougax-et-Barrineuf.

Cela tourne.

Fougax-et-Barrineuf sur son second tiret, point dix, son axe, tourne.

S'ouvre par Fou.

Se clôt par Feu, neuf retourné, bousculé, « u » par dessus « e ».

Du fou au feu, par axe et barre, parmi ces dix-neuf signes, le dixième –un tiret – est médian.

Cela tourne, moulin, non sur « x », facile, mais sur le second trait, dont l'érection, vers « i », est condition du robinier.

Tourne, tourne.

Inverse l'être.

Par fervente réminiscence, Winnie.

De « F » à « f », double tiret, « a » et « a ».

En sortent Ariège, robinier, Foix, genoux, roue...

On se retourne. On s'étonne

Le nom de ce village étonne.

Où ? Où ? Quoi ? Fougax-et-Barrineuf ? La bonne blague ! Moulins de paroles alors...

Quasi personne, hors d'Ariège, ne croit à Fougax-et-Barrineuf. Or, c'est, et, dès que dit, retenu.

Ce double nom s'infiltré, s'installe, prend possession, disparaît, se perd, mais, par « fervente réminiscence », dès qu'entendu, on le retrouve, le retourne.

Faites l'expérience sur amis, collègues, cousins. Dites Fougax-et-Barrineuf. N'hésitez pas.

Fougax-et-Barrineuf. S'ils sont sourds, gueulez. « Vous ne connaissez pas Fougax-et-Barrineuf ? Fougax-et-Barrineuf, tout de même ! »

Après, dès dedans, cela tourne. Tourne, tourne, tourne en soi Fougax-et-Barrineuf.

Par feu, foudre, et mémoire, exactement dit « poésie », fille de Zeus et de Mémoire, chacun retourne en soi, retrouve, tel Winnie, troubadour, Fougax-et-Barrineuf.

C'est fou C'est neuf. Ca barrit. Ca fait axe, source, fougax accès bas ris neuf fois sur dix, ou sur Ariège.

Fervente réminiscence, poésie.

Os d'écho, recueil de Beckett.

Winnie retourné.

NON FUI, FUI, MEMINI.

Bout d'épigramme d'Italia, rencontré par Agnès et l'auteur de ces lignes, au musée de Lectourne (32).

5 avril.

Aujourd'hui, Agnès et l'auteur de ces lignes ont mangé du couscous.

Ce fait mérite-t-il publication ?

Rien ne l'assure, mais, si le diable est un agent d'assurances, ce rien est divin, et rien, peut-être, hors l'assurance, n'est indifférent à l'aventure.

Cet argument ne convaincra sans doute pas l'éventuel lecteur de ces lignes, car il peut, de longueurs, de silences, de mensonges, d'aveuglements, de vanité, accuser leur auteur.

Ce dernier peut répondre, non sans mauvaise foi, qu'il est lui-même un lecteur, risquant ses rêves, puisqu'il relie des signes, qui se donnent sans son aval, alors qu'insoucieux, trop soucieux, oublieux, riche en mémoire, distrait, attentif, discontinu, ver mal luisant, lisant, il mange sa nuit.

Alors, pourquoi pas ?

Faisant choix de la mauvaise foi, l'auteur de ces lignes suggère à leur lecteur, non s'en certes, de se reporter aux photos qu'Agnès fait, va faire, et qui se trouveront jointes à Samuel Beckett à Fougax-et-Barrineuf. Il y constatera l'impossibilité, voyant, parce que voyant, de voir vraiment sans mentir, l'invisibilité, les yeux sous le cul, ce que fit concevoir aux mangeurs de couscous le fait du jour.

De ce fait, il n'existe pas de photos. Voici le texte.

Ils étaient place des Carmes à Toulouse, en extérieur, au bas du marché-parking hideux, classé pour son hélice de béton.

Dans les bruits, ils mangeaient et parlaient.

A la table voisine, des types pratiques mangeaient, parlaient et mataient.

L'auteur de ces lignes, maladroit, laissa tomber une serviette. Il se baissa pour la ramasser, mais, dans l'asphalte du trottoir, il vit des yeux.

C'étaient des yeux ouverts. Agnès souligna qu'ils avaient la forme des yeux d'Égypte, pays qu'elle a visité.

Il y avait des yeux, de multiples yeux sous la table, sous les chaises, donc sous les culs.

Le fait méritait considération.

Il méritait aussi explication.

L'explication vint d'un type de la table voisine. « Ce sont les pieds qui font les yeux » dit-il.

Poésie pratique.

Les pieds des chaises appuyant sur le bitume, quand il était chaud, presque fondu, imprimaient ces figures.

Les pieds qui font les yeux ! Agnès et l'auteur de ces lignes s'émerveillèrent, car c'était leur poétique, ces pieds faiseurs d'yeux : à force d'insister sur terre, les pieds font les yeux qui voient du bas, en extase, le ciel et les culs.

Les deux attablés, en se penchant, voyaient ces yeux. Ils songeaient à Winnie d'Oh les beaux jours, s'enfonçant : « Gardez-moi puisque je suis à vous ». Ils songeaient à l'Ascension, aux pieds du Christ s'élevant au haut de la voûte céleste, faisant les yeux des apôtres, du coup, portés vers eux, au tympan d'églises romanes. Ils songeaient à Winnie l'Ourson s'élevant vers le miel. Ils songeaient à leur aventure. Ils constataient la multiplication, et rigolaient.

Horizontalement, dans le paysage, parut, venant vers leur table, équipé d'un vélo, un homme qui travaille au Théâtre de la Cité, Daniel Rioux. Une relation de l'auteur de ces lignes.

- Salut, ça va ?
- Salut, ça va ?
- Justement, on parlait de théâtre, de Beckett.
- Beckett, t'as vu la mise en scène l'an dernier ?
- Oui, oui. Pas mal... Cette jeune femme est de Fougax-et-Barrineuf, dans l'Ariège. Sais-tu ce que dit Winnie dans Oh les beaux jours ? « J'ai connu le bonheur à Fougax-et-Barrineuf ». On cherche à entendre ça.
- Fougax-et-Barrineuf ? Et dans En attendant Godot. Il est question d'aller dans l'Ariège.
- Oui. Oui. C'est Estragon.
- Oui. Il a été dans la région, Beckett.
- Plutôt à Roussillon, dans le Vaucluse, pendant la guerre.
- Oui, mais ici aussi. Quand on a travaillé sur Beckett, je me souviens, dans En attendant Godot, il y a un château cité, par là, dans la Montagne noire, où ils font des vendanges. Beckett y a été pendant la guerre...
- Dans la Montagne Noire ?
- Oui. Oui. J'en ne me souviens plus du nom. ... je me souviendrai. Les vendanges... C'est drôle comme je ne me souviens plus. Je te dirai.
- Oui. Oui. C'est sûr. Passionnant tout ça... Allez, faut que j'y aille. Mais je te dirai.. Au revoir. Bonne recherche

Daniel Rioux s'éloigne. Agnès et l'auteur de ces lignes se considèrent. Beckett dans la Montagne Noire ? Ce serait une nouvelle : Beckett vers Montolieu, lieu de jeunesse de Zénit, lieu de Résistance de son grand-père, lieu exploré par Agnès et Zénit longuement, lieu des Wisigoths, de livres, de multiples découvertes sur Winnie... Exaltations.

Les yeux multiplient sous les pas de Daniel Rioux qui s'éloigne de la table, poussant son vélo.

Ce soir, l'auteur de ces lignes, seul, relit et relit En attendant Godot.

Il ne trouve pas la Montagne Noire. Il trouve le Vaucluse, Roussillon, chez Bonnelly, les vendanges.

Estragon : Le Vaucluse ! Qui te parle du Vaucluse ?

Vladimir : Mais tu as bien été dans le Vaucluse ?

Estragon : Mais non, je n'ai jamais été dans le Vaucluse ! J'ai coulé toute ma chaude-pisse d'existence, ici, je te dis ! Ici, dans la Merdecluse.

Vladimir : Pourtant nous avons été ensemble dans le Vaucluse, j'en mettrais ma main au feu. Nous avons fait les vendanges, tiens, chez un nommé Bonnelly, à Roussillon.

Estragon (plus calme) : C'est possible. Je n'ai rien remarqué.

Vladimir : Mais là-bas tout est rouge !

Estragon (excédé) : Je n'ai rien remarqué, je te dis !

La Montagne Noire était une fausse piste.

Non.

Pas de fausse piste. Pas de piste, des yeux qui naissent sous les pieds, voyeurs rieurs de ciel, de cul, cruels et bons, comme des roses, ou l'or.

Pas de fausse piste. La piste, vraie ou fausse, est désir d'obsédé d'exact, maniaque chasseur.

Or, « il y a des chasseurs qui tuent, et des chasseurs qui font des rencontres », selon une phrase trouvée dans une rédaction d'enfant, par Ivan Boric, croate excessif, dans le train de

Nantes à Saintes, alors qu'il corrigeait. « Vingt sur vingt ». « Vingt sur vingt », gueula-t-il.
« Il ne comprendra pas, mais vingt. Pas dix-neuf. Vingt ».

« Il y a des chasseurs qui tuent, et des chasseurs qui font des rencontres ».

Faire rencontre. Donc rencontrer Roussillon, Bonnely, les vendanges, le conflit Vladimir/
Estragon, cela par Rioux, Roussillonnant Rioux, cela dans la pensée des pieds qui font les
yeux, dans la réminiscence de Winnie, en Beckett, par Fougax-et-Barrineuf, dans l'Évangile,
en Ascension.
Chasser ainsi.

« Nous avons été ensemble dans le Vaucluse »

Oui. Non.

Non. Oui.

« C'était tout rouge ».

« Je n'ai pas remarqué ».

Oui. Non.

Non. Oui.

Beckett à Fougax-et-Barrineuf. Oui non. Non. Oui.

Oui n'y est pas. Oui niche ici..

Nichées d'aurores. Os d'écho.

A longtemps insister sur un sol, par une chaise où l'on se pose, on y fait des yeux, jeunes
soleils.

Faut encore que la chaise décolle, envol, pour que soient les yeux, énigme, Égypte, voyeurs, à
qui soudain se penche.

Vu place des Carmes.

En ce sens, assis, posé, aimant, permanent, depuis les racines, anti-sportif, le poème à sang
d'encre fait des yeux.

Insistant, imprimant, répétitif, mais jamais bien gardé, se dérochant, Robin du ciel, le chant fait
des yeux.

Toute pesée réelle d'existence, telle au Thabor, la Transfiguration,

Toute morte,

Fait des yeux, telle où s'assoit Gilliatt, travailleur de la mer, la chaise Gild Holm Ur.

Aux monts d'Olmes, à Fougax-et-Barrineuf, pesante sur les genoux de Charlot Chassepot,
dans le clos, près du robinier, Winnie fait des yeux,

Puis par fervente réminiscence, encore,

Puis Agnès et l'auteur de ces lignes,

Puis ce livre qui pose leur pensée, la dérobe, l'envole, imprime l'ici d'yeux, comme des îles,
qui inventent le jour.

Vladimir et Estragon se sont-ils rencontrés à Roussillon ?

Vladimir dit oui. Estragon dit non.

Daniel Rioux croyait à la Montagne noire.

Quel Mickey ira vérifier ? Quel chasseur sans rencontres ?

Par combat entre « oui » et « non », s'établit Merdécluse, seul lieu, en attendant Godot, terme
troisième.

Merdécluse, asphalte mou.

Iront-ils se balader dans l'Ariège ? Estragon le veut, l'a voulu. Vladimir dit « tu t'y baladeras ». Oui ? Non ? Quel Mickey vérifiera ? Winnie se souvient, Beckett se souvient, Agnès et l'auteur se souviennent de Fougax-et-Barrineuf. Qu'ont-ils remarqué ? Tout n'était pas rouge. Oui, non, tout n'était pas rouge. Il n'y a pas de photos qui le prouvent. Non. Oui. L'inverse aussi.

Sous l'établissement Beckett à Fougax-et-Barrineuf, où insistent ces pages, Vladimir et Estragon sont des yeux.

C'est parce qu'Agnès et l'auteur de ces lignes insistent, c'est parce que Daniel Rioux a fait erreur, c'est parce qu'il est parti, poussant son vélo, c'est parce que la nuit présente et ce texte en cours se travaillent pour l'heure, c'est parce que leur lecteur y pense, y pèse, s'en dispense, qu'ils sont des yeux.

Appelons Vladimir et Estragon ces formes faites par les pieds. D'en bas, vus d'en haut, indifférents, présents, actifs, ouverts comme des chants, des chantiers, ces yeux mineurs miment, ruminent, rendent le sol moins sûr qu'asphalte mou même.

Où est l'ici ? murmurent-ils, font-ils murmurer, fontaines. Où est l'ici, ciel, cul, vicieux, si subtil, sans but, sinon sans tub ?

Où est l'ici ?

Qu'est l'ici ?

Ainsi Dieu, insidieux, fait-il question.

Idée :

Les pieds de Dieu font les yeux.

Dieu résistant, insistant, existant, fils, père, esprit.

Voilà la Trinité.

Au fond des yeux, les pieds de Dieu.

L'Ascension.

Petite Passion de Dürer, vingt-troisième gravure.

Deux pieds. Deux traces de pieds. Fougax-et-Barrineuf, en tous sens, littéralement.

« Fervente réminiscence » pour la suite des temps.

Daniel Rioux a fait erreur, en parlant Montagne Noire, mais cette erreur fait incidence. La serviette de l'auteur de ces lignes, tombée par maladresse ordinaire, a fait lever les yeux d'asphalte.

Trop de nuit, maintenant.

Ces lignes, non de main, sont écrites.

Leur auteur songe qu'Andrei Tarkovski, juste avant de mourir, travaillait à une Tentation de Saint Antoine. Flaubert n'a cessé, quant à lui, de l'écrire.

Les images multiplient.

« La matière, la matière », hurle l'ermite de Flaubert, finalement, y plongeant.

Cet asphalte, mou, la matière, Merdécluse, où les yeux s'impriment, extasiant le ciel.

Minuit, page 21, comme un douze renversé, moment dernier, ailleurs premier, du beau jour où se marquèrent, par effet d'un couscous aux Carmes, ces pensées. Espérons légères.

16 avril 2003

Huit jours de jury d'agrégation interne, lycée Buffon, à Paris.

L'auteur de ces lignes a interrogé sur Montaigne et Lesage, vu la guerre d'Irak à l'hôtel soir et matin, lu les journaux, vérifié encore la béance inepte du « tous ensemble », eu froid, a mangé dans maints restaurants étrangers, a entendu sept candidats par jour.

Interroger n'est pas ennuyeux : cela permet de constater l'horreur.

Les têtes des candidats, ou des examinateurs, Goya terminaux, s'allongent sur fond de muraille. Elles massacrent à petites pensées des fragments d'œuvres belles, dont les créateurs crurent peut-être, les créant, fuir les flux faux.

On constate la fatigue des corps, sous l'âge, les corvées d'élèves, l'angoisse, et l'on sent la sienne, tandis que l'on boursoufle, lycée Buffon, avec souvent envie d'uriner, qu'on doit retenir tandis que le candidat, qui peut la partager, ou d'autres, commente.

Il est convenu d'être sans corps.

On ment. C'est admirable comme on ment, et mal, mais cette horreur instruit.

A Paris, l'auteur de ces lignes a parlé de Winnie, de Beckett, de Fougax-et-Barrineuf. Manière.

Aux gens, généralement il lançait « je ». « Je cherche la vérité qui échappe à la description » disait-il, citant approximativement Tarkovski. Il aime la première personne, comme Winnie : « Je ferme les yeux, et suis de nouveau assise »...

Il goûte une volupté à risquer « je », car, le risquant, n'y croyant pas, il peut mieux fermer les yeux, être de nouveau, se dégager vers les « beaux jours » du trou où l'engage la non-mort. Il est son leurre.

Dans ces lignes, il pourrait l'employer. Manière.

J'ai donc parlé à certaines personnes de Winnie, de Beckett, de Fougax-et-Barrineuf. Je leur ai raconté Winnie, les télévangélistes guatémaltèques, Fougax-et-Barrineuf, Sincérité de Louis, le triple monument Grauby, l'aventure.

Des universitaires ont ri. Ils se sont montrés vivement intéressés, s'en fichant, car ce sont de vrais chercheurs. Evitons de les nommer. Ils sont oubliés. Chacun va sa mort.

Evitons aussi le « je » trop rouge, ce je coeur sang des gueules visibles.

« L'auteur de ces lignes » énerve, truque clair, crée finalement un fond d'or, détrompe l'œil. Pas de naturel !

L'auteur de ces lignes a donc parlé de Winnie à Paris.

Il pourrait dire « elle ».

Ou « tu ».

Ou nous. Il y aurait force arguments en faveur de chaque choix.

La bouche, la voix, la langue, l'âme, la personne, la chair, la viande, voilà « elle », voire des « elle ». Non. Alors tu ? Non.

Nous avons parlé de Winnie à Paris, tous, car au bocal de soi se meuvent foules, houles, fourmillants planctons d'Ulysse, plus réels pluriels, fouillis de ciels.

Oui. Non. Non. Oui. Postures.

« Le feu n'est qu'une convention de langage entre le bois et le souffle » dit Serge Pey.

Tel l'auteur de ces lignes.

Peut-être « il », « elle », « nous ». Oui, peut être, donc peau cible du désir, phénomène...

Par « fervente réminiscence », il invente ses souvenirs, donc soi, sa posture, son pronom, se souvient avoir été, pourquoi pas, sur les genoux de Charlot Chassepot, à Fougax-et-Barrineuf. Si ce n'est lui, c'est l'autre.

Ca fait des nœuds, des flux, Fougax-et-Barrineuf, entre folle fontaine qui fait axe, barrissant neuf, blanc, noir, béance, quête au tourbillon d'écrire, vortex où lever or précède texte, multiplié par l'inscription au monde d'une énigme : le nœud des noms.

Telle est la recherche, qui oppose, effectivement, l'auteur de ces lignes, naïf diversitaire, aux universitaires. Hors leurs nasses, par les actes, sans gêne, il se fait papillon. Il cherche cette recherche, à temps trouvé, par « fervente réminiscence », créant, depuis Winnie, Fougax-et-Barrineuf, Samuel, la muse, ou l'inverse, s'inventant, en compagnie d'Agnès, via la vie, les marches, quelque Ptyx, sur les genoux humains de Charlot Chassepot, hors les anges sans genoux, vers Pâques.

17 avril 2003 Vendredi Saint. Saint Parfait

Invité à dîner ce soir chez l'auteur de ces lignes, Pierre Spiteri – têtue collectionneur de dessins satiriques et savant mélancolique en divers ordres - a téléphoné pour dire qu'il était gêné, mais qu'attention, Vendredi saint, il ne mangeait pas n'importe quoi.

Lui, catholique ?

Un tel homme ? Ca gêne. Parfait.

On dînera maigre.

Les références chrétiennes gavent. L'auteur de ces lignes l'a remarqué. On le lui a fait voir. C'est grave.

Il gave. En plus, c'est répétitif. Il se répète. « Le vieux style ». Toujours « le vieux style ». La « vieille prière » ! Sans doute, veut-on croire, tartine-t-il pour le look ce bavardage d'Eglise, comme d'autres se tatouent. On tolère, puisqu'on doit, mais c'est grave.

Le pis, c'est qu'il en rit.

Même à table, voire au bar, ou dans des réunions de copropriété, ou seul, dans ces pages, il se laisse aller à étaler Pâques et Thabor, lui qui n'est ni spécialiste, ni pratiquant. Pas politiquement, moralement, poétiquement, bibliquement, érotiquement, multiculturellement correct ! On ne le croise guère aux messes, aux colloques, ni aux manifs ou aux partouzes, bien qu'il compose des sermons, y compris pour France-Culture, avec Zénit. Quel sens a-ce ?

Affaire d'expérience. Rien ne dérange comme l'Evangile, la Bible donc, surtout quand on la mange, comme il est indiqué.

La Croix multiplie le silence et le ciel, l'engagement comme l'extase, les mots, les maux, l'émotion, la mort, et les mobiles divisions.

Peu importe de croire, il s'agit d'avoir foi, étonnamment en la porte, ou les beaux jours, d'enlever la toque, oublier se souvenir d'un même élan, fermer les yeux en « fervente réminiscence », savourant que, selon S. M. « la réminiscence de l'objet nommé baigne dans une neuve atmosphère ».

L'auteur de ces lignes est chrétien par « fervente réminiscence », effet Madeleine.

« Ouvre la bouche et mange » spiritum dixit.

Parfait, dit Ezéchiel : « Ce fut dans ma bouche comme la douceur d'un rayon de miel ».

Disparition. Apparition. Image.

Le miel.

Winnie, selon Milne, aspire au miel, ainsi dérange.

Vivons ce dérangement.

C'est aujourd'hui Vendredi saint. Et Saint Parfait. Coïncidence.

L'affreuse mort du Christ, l'horreur, le sanglant jeu de dés, et, également, la Saint Parfait.

Comment entendre ?

Comment tendre des cordes d'un fait à l'autre, puis, dessus, danser ?

L'auteur de ces lignes possède deux œuvres d'une peintre aveugle, Pilar Ribera, morte maintenant, qui, chaque Vendredi saint, hallucinée, peignait des visions de Christ en croix. Il s'en souvient.

Ensuite, elle les donnait.

Ces œuvres, alors, elle les peignait sans voir, presque sans voir. Plus tard, elle a un peu retrouvé la vue, puis elle est morte.

Elle a eu un moment aveugle dans sa carrière de peintre, mais elle peignait, et le jour du Vendredi saint, elle ne peignait que des visions de Christ agonisant.

C'était ainsi. Elle s'y abandonnait.

Violemment.

Personne ne connaît sans doute Pilar Ribera. Peut-être son nom, à cause du grand Ribera, dont, paraît-il, elle descendait... Mais elle est morte sous ce nom, et l'auteur de ces lignes vient de dresser devant lui, ce jour, un de ses deux tableaux d'elle.

Est-ce un tableau ? C'est un bout de contreplaqué, un rectangle vertical.

Jetées à toute allure des couleurs, des traits, trois croix, violentes, jaillies, des corps convulsés, pas distincts.

Dessous des silhouettes de Saintes Femmes.

Du noir, du jaune, du brun.

Dessous encore, en noir : Pilar Ribera. Vendredi Saint 1982

Tableau d'aveugle. A l'aveugle. Voyant.

Parfait.

Vendredi Saint.

Quasi tous s'en moquent. La rue a ses voitures, son chantier qui, cette année, n'en finit pas, la mairie dousteblassienne changeant en masse les tuyaux, défonçant les bitumes. Un voisin perce un trou. Ca vibre. Les fenêtres font le plein de nuages.

Vendredi 18 avril 2003, saint et parfait. A vue d'écran, les Américains ont gagné. Les Irakiens se sont peu battus. Les pays arabes n'ont pas basculé. Tous les braves qui ont défilé sont cocus, gueules de bois, le Pape aussi, saoulés du « tous ensemble », prêts à recommencer, incapables de méditer, comme d'habitude, comme les autres, les US, l'auteur de ces lignes, prêts à courir les tentations jusqu'à totale usure des chaussures, et du sang.

L'auteur de ces lignes les écrit, seul, risible, enclos dans son affaire Beckett, sans robinier, dans l'obsession de Fougax-et-Barrineuf, avec quelle justification ?

Justification par la foi ?

Belle excuse !

Eloï, Eloï, lama sabachthani ?

Qui aujourd'hui, ici, s'en soucie ?

A quoi m'as-tu abandonné ?

Qui aujourd'hui, ici, s'en soucie du cri du Christ, citant David, par « fervente réminiscence », à la neuvième heure, expirant ?

« A quoi », pas « pourquoi », exactement pas « pourquoi », selon la traduction d'Henri Meschonnic.

A quoi ?

Par dessus les toits, ce cri crie, parfait, perçant, multipliant – mais pour qui ? - l'aujourd'hui, l'ici, rendant oreille.

L'auteur de ces lignes, miteux, à quoi abandonné ?

A quoi ?

Pas de père, sinon par appel, en cette affaire. Pas de parfait passé.

A quoi ?

Non dans quel but, pourquoi ? Mais à quel « en avant », à quoi ?

Dans la « fervente réminiscence » du texte, dans le mourir, mais sans souci de la cause, tout entier à l'angoisse vivifiante du « à quoi » ?

Déchiré, nu, mort, non au parfait, mais au futur, qui devrait, redressé, hors défaut des langues, se nommer « imparfait ».

L'entendre.

Tendre l'oreille.

S'agit désormais de faire surgir l'or, dans trois jours, le 20 avril, à Fougax-et-Barrineuf, au lieu du robinier, genoux pliés, dans la croisée humaine de l'invention du souvenir.

Il ne peut en être autrement.

C'est apparu, d'un coup, nécessaire, sans pourquoi, en évanouissement des raisons, comme la rose.

Tant à opposer.

Pourquoi vouloir l'or ? L'or là ? Ce jour ?

Folie !

Agnès se trouve déjà à Fougax-et-Barrineuf, chez ses parents. Elle prévient qu'elle ne fera pas grand chose, qu'elle sera prise, par un énorme repas de famille, mais qu'un séjour sera possible. Elle prévient qu'elle mangera du chevreau, qu'elle boira, qu'il y aura Emilie.

Zénit sera à Sainte Croix-Vallée-Française, Cévennes. Il est amoureux. Il prêchera Pâques dans un de ses temples.

Vincent Taillandier, chercheur d'or, désire agir.

Petite troupe.

A quoi abandonnée ?

22 avril 2003

Quand Vincent Taillandier et l'auteur de ces lignes sont arrivés devant Montségur, le dimanche de Pâques, avant dix heures, des sportifs peuplaient la route. Leurs cuisses étaient nues.

Avec leurs shorts, leurs chemisettes, leurs muscles, leurs gendarmes, leurs admirateurs, ces sportifs faisaient obstacle à la descente vers Fougax-et-Barrineuf.

Vincent Taillandier et l'auteur de ces lignes ont patienté. Ils ont fait les gentils, ruminé sans klaxonner, toléré.

Leur objectif, c'était les Contes – maison de la famille d'Agnès – qui leur est apparue enfin, vers dix heures trente, au dessus de Fougax-et Barrineuf, sur la droite.

Ils désiraient trouver de l'or là, ce jour de Pâques 2003, si possible à l'heure du culte, loin du sport.

D'emblée, le ruisseau de Saint Nicolas, qui coule devant Les Contes, leur a paru prometteur : il y avait là des galets, des obstacles, des méandres, et du sable, contexte nécessaire au recueil des paillettes.

Agnès dormait quand ils sont entrés dans la maison, mais, grâce à son énergique paysanne de mère, elle est a fini par descendre d'un escalier, riieuse, cheveux défaits, taoïste du « wait and see », bien décidée à boire du café.

La recherche d'or suscitait le scepticisme de toute sa famille, mais les deux arrivants, sans en tenir compte, se sont transportés avec leur matériel au bord du ruisseau de Saint Nicolas, devant les Contes, au pied d'un arbre.

Les premières batées ont montré beaucoup de minéraux lourds et de grenats, dont la présence est bon présage d'or, mais l'or manquait. Aussi, après l'évidence des premiers échecs, tout au souci de préparer des nourritures, les femmes, qui les regardaient en riant d'une fenêtre, ont disparu.

Les deux chercheurs ont continué à creuser.

Soudain, parmi le médiocre résidu noir du fond d'une batée, à midi, parut l'or.

C'est Vincent Taillandier qui aperçut le point.

Quasi rien, tout.

Ce point d'or, d'un coup, concentre l'œil.

Dé d'éclats. Poème.

Ce n'était pas du mica. Ce n'était pas de la pyrite.

Toujours le point d'or revenait au centre de la batée. Il était midi. Midi une. Midi deux.

Midi, jour de Pâques, 2003.

Les deux découvreurs crièrent vers la fenêtre : « L'or » !

Les femmes parurent.

Agnès, sa mère, d'autres femmes.

« Voilà l'or ».

Les femmes descendirent vers la rivière.

L'auteur de ces lignes, évacuant le trop d'eau de la batée, marcha vers elles. .

Ce fut un attroupement de femmes.

Mais alors : rien. Il était midi trois. Les yeux des femmes ne voyaient pas d'or. Vincent et l'auteur de ces lignes agitaient leur batée, cherchaient.

Eux non plus ne voyaient plus l'or.

Au fond du disque de métal, tournaient un peu d'eau et des grains noirs, tournaient des grains noirs et un peu d'eau.

A secouer la batée pour la présenter mieux, l'auteur de ces lignes l'avait vidée de son point d'or.

Les femmes riaient. Elles ne croyaient pas.

Puis elles sont reparties à leurs tâches. Elles devaient préparer le repas de midi, l'accueil aux Contes d'une dizaine de parents.

Laissés seuls, abandonnés, risibles au bord du ruisseau de Saint Nicolas, Vincent et l'auteur de ces lignes ont pu entendre un sens heureux de leur aventure.

Ils croyaient être venus pour trouver de l'or, mais c'est sa disparition qu'ils vivaient.

S'ils avaient désiré trouver de l'or le jour de Pâques, ils avaient oublié que Pâques marie la perte et l'éclat. Le Christ disparu, paraît, disparaît, même à Marie-Madeleine.

Très peu croient.

Plus tard, Thomas veut des preuves tangibles. Il ne se contente pas du « Noli me tangere ». Il plonge son doigt dans la preuve.

Que l'or paraisse à tous, cela s'était produit à Saint Croix-Vallée-Française, l'été précédent, chez Zénit. Chacun avait pu observer les paillettes remontées du Gardon, voir les preuves.

Mais, ce jour de Pâques, à Fougax-et-Barrineuf, l'or apparu à midi, qu'ils croyaient avoir vu, avait aussitôt disparu. S'agissait donc de choisir entre enfoncer le doigt dans l'ornière des résultats, arracher méthodiquement au ruisseau d'autres paillettes, traquer par preuves la présence, ou aller.

Un poème est l'or apparu disparu, vif de mort, tel Pâques, créant corps neuf. Il fait aller.

Or disparu, l'aventure pouvait s'envoler.

Ils s'envolèrent.

Poésie pratique : laissant les Contes, la famille d'Agnès, le repas de Pâques, ils sont descendus à Fougax-et-Barrineuf, où rien n'était apparemment d'envol. Ni ciel splendide, ni or du temps. Aucune fille dans les rues. Pas même des vieilles dames, ou des bêtes. Seul Le Fougax – un bar qui fait aussi restaurant – était ouvert.

L'auteur de ces lignes le connaissait pour s'y être rendu avec Agnès le 30 décembre 2002. Tout devait se jouer là, à commencer par l'affiche Louis Cachot, auteur du CD Sincérité, qui affrontait le comptoir.

Dans la petite salle qu'on rencontre à droite en entrant, ils se sont assis. Outre eux, il y avait un couple de touristes d'un certain âge.

Sur la table un cahier contenait les propositions de plats et de boissons.

Les tenta le menu « Chouette », dit tel parce qu'orné d'une chouette en vol qui tient dans ses griffes le rectangle où il s'inscrit. Menu à 10 euros, Entrées, Plat du jour, Dessert, ¼ de vin.

La dame du Fougax – une brune d'une petite quarantaine d'années – l'air intimidé, leur annonça une salade paysanne et un steak-frites.

Parfait.

Aussitôt, ils ont regardé autour d'eux, les vastes fresques sur deux des murs, et l'auteur de ces lignes a écrit sur son carnet :

« Fresque I (à ma gauche) : les dauphins dans un coucher de soleil avec deux palmiers, un volcan, la mer et sept mouettes au long bec en vol.

Fresque II (face à moi, derrière Vincent) : Paysage de montagne avec petit pont, ruisseau, deux canards dans le ruisseau, un sanglier et un marcassin, deux chevaux, deux cerfs, un rocher et une maisonnette.

13 heures : Je m'aperçois que je n'ai pas Oh les Beaux jours dans ma poche, mais en attendant Godot. Je me suis trompé de livre à Toulouse. Il est vrai qu'ils se ressemblent par leur couverture et leur taille, étant édités tous deux chez Minuit. L'ennui, c'est que nous ne pourrions pas interroger sur pièce la serveuse de Fougax. Il serait beau avoir le texte de Beckett, et la fameuse page 21, où Fougax-et-Barrineuf est cité.

Une famille de quatre personnes s'assoit derrière Vincent, deux petites filles, et leur parents. Une des petites filles dit : ah ah ah ah

En face du bar, j'aperçois, l'affiche Louis/Sincérité, avec un article de presse, Une affiche avec femme nue - Mary, le X à l'état pur - des photos, de petites affiches d'annonces diverses (illisibles d'ici).

Nous interrogeons la serveuse. Elle ne sait rien de Samuel Beckett. Elle nous précise qu'il n'est pas d'ici.

Elle croit qu'il existe plusieurs Fougax. Elle l'a d'ailleurs vérifié. Mais elle croit aussi à l'unicité de Fougax-et-Barrineuf.

Elle nous précise que nous sommes à Fougax et non à Barrineuf, comme l'avait affirmé Agnès. Nous sommes donc à Fougax au Fougax.

Les voisins du coin droit s'excitent.

Matériaux nécessaires. Mais vers quoi. A quoi abandonnés ?

Ils ont mangé la salade paysanne, et le steak-frites. Ils ont bu le carafon de vin rouge. Ils ont parlé entre eux de l'or apparu, disparu. Ils ont élaboré des plans pour l'après-midi – exploré Fougax-et-Barrineuf – mais, ne sachant pas, vraiment pas, ce qu'ils cherchaient, et même s'ils

cherchaient, ils ont choisi de se laisser porter, au hasard des rencontres, d'observer, d'épier. Ils ont payé les vingt euros au comptoir, directement, observant ainsi la grande fresque à personnages de BD qui orne la partie qu'on trouve à gauche du Fougax quand on y entre.

Fresque III : Obelix, la Mouette de Gaston, Titeuf, Idéfix, Boule et Bill, Bidochon, Chat de Gaston, Simpson, Titi.

En face, Lucky Lucke

Un château en plastique par terre

Pas de Winnie.

La télévision pose cette question : « quel est le plus grand séducteur européen » ?

Un groupe d'espagnols crie.

Vincent et l'auteur de ces lignes ont traversé la place du Pont d'Ardille, sont montés à la croix Grauby, qui domine un tas de ferrailles, de l'herbe, une église et le Fougax : « A la mémoire de Henri Denis Grauby, lieutenant au 118ème d'infanterie, mort au champ d'honneur, devant Perthes les Hurlus (Champagne le 25 septembre 1915 à l'âge de 26 ans » , sont redescendus vers une autre croix, devant une petite cour herbue, contre l'église laide, et, là, dans la végétation, parmi des ferrailles, ont repéré des lettres de métal, composant, sur la barre les joignant, POSTE ET TELECOMMUNICATIONS.

Comme cette trouvaille ne leur parlait pas, ils ont visité l'Eglise, vu les vitraux, puis le cimetière, avec la tombe Grauby.

Comme tout cela ne leur parlait vraiment pas, ils sont allés vers l'autre partie de Fougax-et-Barrineuf, traversant ainsi la Place de la Poésie, où se dresse la Poste, puis prolongeant, au delà d'une scierie, jusqu'à une autre église où le panneau d'arrêt du bus porte : Fougax-et-Barrineuf : Fougax.

L'auteur de ces lignes note alors : « Nous serions donc à Fougax. Or, la serveuse du Fougax nous a fait croire que Fougax, c'était autour du Fougax, là-bas. Selon elle, nous devrions être à Barrineuf. Mais selon le panneau, œuvre probablement du Conseil Général, nous sommes à Fougax. Qui croire ? »

Dans l'église de Fougax - puisque c'est officiellement Fougax - montant à la tribune, ils repèrent, sur la droite, un vitrail de Saint Aloysius. Sa main porte un lys et un fouet, l'autre main est posée sur un crâne.

Que fout Aloysius là ?

Qui-est-il ? Est-ce un Louis ?

Ils prennent des notes. Ils calculent les distances d'un point à l'autre du village. L'après-midi avance.

Soudain, vers cinq heures, place de la Poésie, ils comprennent que les mots POSTE ET TELECOMMUNICATIONS, repérés sous la croix Grauby, ornaient autrefois le bureau de Poste, d'où ils ont été arrachés, lors d'une rénovation, peut-être, dans les années quatre-vingt, par l'action du père de l'auteur de ces lignes, qui dirigeait, en son temps, le service régional des Bâtiments de la Poste.

Il leur apparaît aussi que le Fougax est équidistant de la Poste (Place de la Poésie) et de ce POSTE ET TELECOMMUNICATIONS, laissé à s'oxyder dans un rectangle d'herbe sous la croix Grauby, derrière une bâtisse.

D'autre part, vient à l'esprit de l'auteur de ces lignes l'affiche pornographique placée au centre du Fougax : Mary, le X, à l'état pur ».

Immédiatement, le sonnet, dit en x, de Mallarmé s'implante dans son crâne. Il s'y ancre, s'y nacre, s'y incarne, nectar.

Souvenir aussi de Mallarmé composant des poèmes pour la Poste, inscrivant sur ses enveloppes des vers en guise d'adresse, de vrais poèmes, lisibles du facteur, chargé de distribuer.

D'un coup, le ciel s'ouvre. Il devient évident, mais d'évidence éclatante, comme un buisson ardent, comme l'aveuglante sortie du tombeau, comme l'éblouissant vêtement du Ressuscité, comme tous les « comme », et même comme les Postes et Télécom, qu'il leur faut revenir au panneau POSTE ET TELECOMMUNICATIONS, en arracher, à toute force, les lettres du mot POESIE, ces grosses lettres de fer zingué, les libérer, qu'ainsi ils accompliront un geste, dont ils ignorent, mais qui se doit.

Ils reviennent au rectangle d'herbe où inextricablement liée aux ronces et orties s'étend la barre de métal et ses lettres POSTE ET TELECOMMUNICATIONS.

Ils tirent sur cette barre, lourde, longue, mouillée. Ils la traînent hors de sa gangue herbue.

Il est cinq heures trente. Le ciel est gris, très fade, avec pluie fine qui s'apprête.

Ils vont prendre dans la voiture deux marteaux de géologue, puis ils reviennent taper sur les lettres. Dong ! Dong ! Dong ! Cela fait grand bruit dans Fougax-et-Barrineuf, côté Barrineuf, à trente mètres du Fougax, sous la croix Grauby, près de l'autre croix sans nom, et de l'église laide.

Ils tapent. Le métal des lettres est soudé au métal de la grande barre qui les supportait sur le mur de la Poste, quand la place de la Poésie ne s'appelait pas Poésie.

Peut-être place de la Poste ?

Le O cède. Le O de POSTE, donc désormais de POESIE. La base soudée du O était fragile.

Les marteaux ne suffiront pas. Le métal a beau être fissuré, localement rouillé, il est encore solide. Alors, ils mettent la barre en porte à faux. Ils emploient des pierres. Ils arrachent le I. Ils arrachent le P. Ils ont P. O. I de POESIE, de POSTE ET TELECOMMUNICATIONS. Un autre O cède, plus beau que le premier, celui de TELECOMMUNICATIONS. Mais le S bien soudé à sa base résiste. Le E, c'est encore pire, car la barre basse du E est longue, dure.

Ils se reposent.

Ils hésitent. Ils ont fait beaucoup de bruit. Il leur semble qu'une fenêtre a laissé voir le visage d'une vieille. On les a regardés.

Danger possible.

Sans meilleurs outils, ils n'auront pas d'autre lettre. Donc, chez Agnès, aux Contes, pour trouver des outils efficaces, des burins, des pinces, des marteaux, ils vont remonter.

D'ailleurs, il bruine.

Leur voiture est garée à droite du pont de l'Ardille, derrière le Fougax, où se tiennent « le X à l'état pur », l'affiche Louis Sincérité, les multiples fresques à volcan, à animaux, à héros de BD.

La ruisseau du Lasset lèche la terrasse du Fougax, où deux clients sont attablés.

De l'autre côté du Lasset, côté route, une croix fait face au Fougax (dans l'axe exact constitué par la croix Grauby et la croix sans nom du rectangle d'herbe). Deux bacs à poubelles ordinaires et deux récup-verres sont à droite de la croix, face au Fougax donc.

Quand Vincent Taillandier et l'auteur de ces lignes passent devant elle, une femme blonde, d'une quarantaine d'années, assez élégante, s'en éloigne. Elle vient de déposer des choses dans les vastes poubelles, et elle se rend vers Barrineuf, et peut-être, poursuivant sa route, vers Fougax. Qui sait ?

Curieusement, les clients attablés à la terrasse du Fougax n'ont pas cessé de la regarder tandis qu'elle jetait des objets dans une des poubelles, la plus proche de la croix.

Vincent Taillandier et l'auteur de ces lignes sentent aussitôt qu'il faut fouiller cette poubelle.

Il ne se peut pas qu'ils ne la fouillent pas, malgré la bruine qui les mouille, et malgré leur envie de trouver des outils chez Agnès, et de boire un verre.

Ils doivent fouiller.

C'est.

L'auteur de ces lignes s'avance. Il sait fouiller les poubelles. Il en a beaucoup fouillé. Une poubelle est pour lui un chantier d'aventures. Vide, elle résonne d'infini. Pleine, c'est l'homme tout entier, toujours, l'horreur énorme et l'éclat.

Rien ne l'irrite plus que les feux de poubelles, ces feux qui se répètent de soir en soir dans les villes, et que les polices n'arrêtent pas ! Il vomit leurs jeunes incendiaires qui ne songent même pas à interroger leurs victimes. Ces allumeurs de bûchers sont pis que Cauchon. Il les faut idéalistes, Savonarole enragés par la merde de l'être, bouffés de fureur cathare, de rage inquisitoriale pour cramer les lourdes peureuses poubelles chargées comme des moines politiques, et comme nous, de tous les péchés du monde. Il les faut jeunes, islamistes, indignés contre les porcs pour éclairer les nuits baveuses d'astres au bûcher des poubelles ! Les poètes, les seuls qui vaillent, y sont tête et main, âme et entrailles, et ils les traitent, car ils sont moins soucieux de la forme belle que des poubelles d'où ils tirent langue et vers, leur lait. L'auteur de ces lignes s'avance dans cette pensée des poubelles, avec Vincent Taillandier, vers les deux grands bacs rangés contre une croix sans nom, face au Fougax, de l'autre côté du ruisseau du Lasset, à Fougax-et-Barrineuf, en Ariège, au rêve d'Estragon, depuis le plus profond de lui.

D'une poubelle, il sait que tout est possible. Il n'ignore pas que l'on y peut rouler des pelles à la bouche de l'être.

Dans le grand bac bleu de droite, une fois le couvercle soulevé, apparaissent, au dessus de sacs noirs, gonflés d'ordures invisibles comme des seins ou des planètes, deux objets considérables. Le premier est une grosse casserole, émaillée, rouge orange à l'extérieur, en excellent état. Le second défie la nomination et frappe par son éclat.

Il s'agit d'une coupe en acier argenté, sur un pied du même acier, et dont la partie creuse circulaire contient un bloc de cristal transparent, poli, percé de trous réguliers.

Cet objet, composé de ses deux parties autonomes, la métallique et la cristalline, pourrait servir de pique-fleur dans une église, ou de porte-bâtons d'encens, ou de présentoir à petites bougies. On emploierait alors les trous de la partie cristalline pour y planter bougies ou bâtons d'encens.

L'éventualité de ces emplois n'abolit pas une étonnante sacralité en vif contraste avec la casserole rouge.

Entre ces deux objets une étrangeté formidable apparaît, que n'anéantit pas le souvenir de la blonde, d'un certain âge, qui les a abandonnés, bravant le regard des rares clients attablés à la terrasse du Fougax, avant de disparaître, côté Barrineuf, dans la lumière grise.

Vincent Taillandier et l'auteur de ces lignes, négligeant la casserole, s'emparent de la coupe. Ils y voient le Graal.

23 avril 2003

L'auteur de ces lignes voudrait tout dire à la fois. Les faits convergent, comme la foi, les fées, les effets, les éphémérides, et les fils.

Les faits sont fils de fée, en tous sens, fêlés, félons et félins, mais les phrases, pour être comestibles, exigent l'analyse, le découpage, le refus de l'instantané buissonnant sonore poème. Nécessaire est de choisir, d'étirer l'écriture, même son temps, hors la pierre de foudre. Trop de concentration tue l'œil, et nuit.

Que le Graal paraisse, par poubelle, à Fougax-et-Barrineuf, au lieu désigné par Winnie, en Oh les beaux jours, au cours d'un arrachage, par leurs pieds, de lettres à Postes et Télécommunications, cela paraîtrait trop.

Ce n'est pas trop, mais encore faut-il cuisiner, rendre mangeable.

Le Graal est bien passé par là, selon des dire.

Peu importe, ici, la vérité des historiens à preuves. Des dire disent. Cela suffit ! L'appel des mots, par eux lancé, relancé, crée le Graal, ici ou là, qu'abus de mots gomme pourtant au naïf Perceval, comme l'abus du journal, mauvaise prière, tue Dieu, à lire seulement ce que constate Willie, en Oh les beaux jours, page 21, le proclamant « mort dans son tub », hors tout but, par lecture du véridique journal, reportage universel pour historiens quotidiens.

Ni trop, ni trop peu de mots : des mots libres, libérés, libérant, créent le Graal, qui les crée comme neige.

Si le Graal est passé par ici, il repassera par là, furet, pour les fureteurs, dans l'aire à Graal, l'Ariège, ou cette page.

Selon des dires, le Graal, des Cathares avaient cherché à en organiser la fuite, depuis Montségur, sur Fougax-et-Barrineuf, un jour de 1244, quelque moment avant la prise du château. Bien des récits rapportent que quelques hommes sont descendus des murailles et du rocher avec le trésor, allant apparemment, dans la direction de Rennes le Château, vers l'Est. On peut donc imaginer que lesdits fuyards ont rejoint la vallée du ruisseau de Saint Nicolas, dit aussi du Lasset, l'ont descendue, sont passés, au lieu actuellement nommé Fougax-et-Barrineuf, avant de poursuivre par la fontaine de Fontestorbes, vers le village actuellement nommé Bélesta.

Dans le trésor qu'ils emportaient, il y avait, selon bien des dires, dont ceux de Fanita de Pierrafeu, le Graal, enjeu réel et alpha de la lutte.

Rien n'interdit donc de dire que le Graal est passé par ce qui s'appelle désormais Fougax-et-Barrineuf, ce double village cité par Winnie dans Oh les beaux jours, et même, qu'il est passé quelque part au niveau de ce qui est aujourd'hui le bar le Fougax, près de ce qui est devenu la croix Grauby. Rien même n'interdit de dire que le Graal est descendu par le chemin qui passe aujourd'hui devant cette croix Grauby, et aboutit en face du Fougax, juste sur la gauche des actuelles poubelles, tout près d'une autre croix, qui s'aligne avec la croix Grauby et la croix proche des lettres POSTE ET TELECOMMUNICATIONS, ce système à trois croix faisant signe et sens.

Rien n'interdit de dire.

Des dires disent et moutonnent de dires, et disent, disent, et ce nouveau dire, en la mer chevelue des dire, s'ancre, s'encre et s'écrit, secret sous rides, ce vingt trois avril 2003, trois jours après la découverte de l'étrange objet, par l'auteur de ces lignes, recru de signes et saignant d'espérance, tête résonnante et cœur fort, tremblant de mystère et d'indignité, comme homme qui accroche légèrement son cœur à la grave aile du désir.

24 avril 2003

Vincent Taillandier et l'auteur de ces lignes étaient au comble de l'excitation, ce dimanche de Pâques 2003, vers dix-huit heures, quand, en possession des lettres P. O. I. du mot POESIE et de l'objet en forme de Graal, ils se rendirent à la voiture.

Quel était cet objet ?

Et leur objet ?

Fallait-il le nommer ? Vaste sujet pour ces sujets !

L'auteur de ces lignes nomma l'objet : « C'est un concentrateur cosmique » dit-il. « C'est même, pour être rigoureux, un concentrateur cosmique dix-neuf trous ».

Il y avait en effet dix-neuf trous parallèles et traversant dans la masse cristalline interne au Concentrateur, dont se conçoit la majuscule.

Ferveur réciproque des amis dans ce nom surgissant, là, en voiture, d'un coup d'eux décisif ! Antidestin. Droit dard léger contre la peine de Sisyphe.

Jeu. Thème. Or mobile.

Aberrant supérieurement !

Le « Concentrateur cosmique dix-neuf trous », voilà ce qu'ils présentèrent à Agnès et à sa famille aux Contes. Cette apparition n'eut qu'un succès limité, quoique comique, tant la maison était pleine de gens occupés à diverses activités. Le Graal fit quasi chou blanc.

Plus attractif parut le récit des lettres arrachées au panneau POSTE ET TELECOMMUNICATIONS. Cela parlait mieux. On soupsa ces lettres. Elles passèrent de main en main. On s'en amusa. Elles devaient appartenir à un certain Olive, propriétaire des ferrailles empilées au dessus du Fougax, sous la croix Grauby. Cet Olive était réputé d'assez mauvaise compagnie.

Le père d'Agnès, attentif aux demandes des « allumés », leur trouva des tenailles, des pinces, diverses scies et des marteaux.

Ils invitèrent Agnès, rêveuse, fatiguée, songeant déjà au prochain repas, à s'associer au final de l'arrachement des lettres. La casserole, en soi, valait le déplacement. Elle pourrait la récupérer.

D'accord. Elle prit sa propre voiture, de manière à pouvoir rentrer seule, car elle ne voulait pas manquer le repas si, par aventure, Vincent et l'auteur de ces lignes s'attardaient à Fougax-et-Barrineuf.

Agnès aime manger.

Dix minutes suffirent pour aboutir aux poubelles, derrière le Fougax, près de la croix qui s'aligne avec la croix Grauby et la croix des lettres.

La casserole rouge avait disparu.

Quelqu'un - pouvait-on imaginer - avait soulevé le couvercle du bac bleu, l'avait repérée et volée.

Peut-être un des clients du Fougax, toujours à regarder par la fenêtre, ou un passant. Vers quoi regarder ? Comment savoir ? La casserole, à qui, à quoi abandonnée ? La seule certitude, c'était qu'Agnès ne pourrait récupérer ce rutilant instrument de cuisine, dont le vol prouvait la valeur.

Il était peu probable que cette casserole eût disparu de par soi, même un jour de Pâques. On ne pouvait pas admettre que la départ du Concentrateur cosmique avait entraîné son expulsion de la poubelle et du cosmos. Il fallait croire à une main humaine, anonyme, désirante, mais prise dans quelle aventure ?

Peut-être était-il nécessaire que fussent séparés, sans doute définitivement, le Concentrateur cosmique dix-neuf trous, et la casserole, dont le rôle et le cas emportaient leur mystère.

Mais quelle nécessité était à l'œuvre, à quoi bée quête ?

Porteurs du deuil de la casserole, les trois comparses, équipés d'outils, se rendirent dans l'herbe mouillée où gisait la barre mutilée du P, de deux O et du I., le reste composant un incompréhensible P STE ET TELECOMMUNICATIONS.

Avec leurs nouveaux outils, ils s'attaquèrent à un S, celui de P Ste.

Clong ! Clong ! Clong /

Ils mirent la barre en porte à faux, sautèrent sur le S, sous l'oeil amusé d'Agnès, qui visionnait ce quasi terrain clos.

Le S soudain céda.

Ils avaient donc P O S I

Pour composer POESIE, manquaient les E, lettres dures à arracher, car la longue base de chacun des E était entièrement soudée à la barre de métal. Là où le O et le I n'avaient qu'un point de contact, chaque E était soudé sur une dizaine de centimètres.

Ils s'attaquèrent à celui de P. . T.E

Clong ! Clong ! Coups de marteau. Tentatives de coups de scie. Le E tenait. Le E résistait. Le E, malgré Pérec, tant il tient à l'être, ne voulait pas disparaître.

Ils s'attaquèrent alors au premier E de TELECOMMUNICATIONS.

Ce E aussi, malgré quelque apparence de fissure dans la soudure, tint.
Les E ensemble tendent les fers, et ne cèdent, et ne pètent.
Pas d'arrachement.

Or le bruit produit fit ouvrir une fenêtre.

Une tête parut, celle de la vieille voisine de tout à l'heure, inquiète du tohu-bohu des arracheurs de lettres.

Elle les fixa. Ils fuirent.

A son regard, ils sentirent l'impossibilité de parlementer. Comment expliquer à cette vieille personne de Fougax-et-Barrineuf qu'ils arrachaient devant chez elle les lettres du mot Poésie ? Eux-mêmes, ils n'auraient pu, pour l'heure, se l'expliquer. La quête les emportait.

Le trio parvint vite à bonne distance de la vieille et des lettres.

Une pluie fine tombait à peine des nuages très bas, accompagnant la nuit qui n'en finissait pas d'approcher. Ambiance chromo triste. Ici pourrait surgir la description du paysage.

Vincent proposa une action forte. Il fallait revenir sur le terrain, s'emparer de la barre des lettres, la hisser au dessus de la croix Grauby, et là, tranquillement, loin des gêneurs, lui arracher les E. Cela supposait d'attendre un peu que tout se calme. On pouvait espérer que la vieille, puisqu'elle n'aurait rien d'autre à faire, allumerait la télévision, regarderait Les Chiffres et des Lettres et laisserait filer la barre. Suffirait d'être discrets, et rapides.

Le trio mit au point son action dans le cimetière, à proximité de la tombe Grauby. Agnès proposa de photographier l'opération : pendant que les deux hommes, en commando, s'empareraient de la lourde barre à lettres, elle se posterait, et fabriquerait des images. Vincent et l'auteur de ses lignes, sans doute flattés, par l'espoir d'une preuve éternelle de leur acte, se laissèrent aller à accepter. Ils semblaient oublier la capacité d'Agnès à faire basculer, par un radical non agir, l'aventure vers l'intense.

26 avril 2003

Laborieux d'écrire des faits réels quand on en désire la trame d'étoiles.

Ces heures à Fougax-et-Barrineuf grouillent de tant de faits que les conter fatigue. Au demeurant, inutile.

Grande pompe !

Faudrait cueillir, contre les haut-parleurs-perroquets clamant la mort du Sérénissime père en Dieu dans son tub, la fraîcheur des beaux jours...

C'est de beaux jours qu'il s'agit. L'auteur de ces lignes, en « fervente réminiscence », s'essaie à fermer les yeux, par les mots, par le trou béant des mots, à s'éprouver posé sur les genoux du ressuscité Charlot Chassepot, à Fougax-et-Barrineuf, sous le robinier, dans le clos.

S'agit d'être. A la lettre.

Et la quête du E, en ses excès de sens, pète, poète, de haut !

A Pâques.

Quand le silence parut régner dans l'impasse qui mène au pont d'Ardille, le commando s'y infiltra. Il passa sous les fenêtres de la vieille, tourna à gauche discrètement vers les lettres tandis qu'Agnès amenait en pleine impasse sa voiture.

Vincent et l'auteur de ces lignes arrachèrent du sol la lourde barre à lettres, la transportèrent, dépassèrent la croix, s'aventurèrent sur le chemin ascendant, mais constatèrent, pendant leur discret effort, qu'Agnès restait dans la voiture, moteur tournant, bruyante.

En multipliant les signes pour qu'elle interrompe le moteur ou parte, ils continuèrent à entraîner la barre vers la croix Grauby. Il y avait urgence. Le bruit ne cessait pas. Agnès semblait ne rien comprendre, et agitait son appareil-photo.

La porte de la vieille s'ouvre, et, tandis que se tracte à mi-pente la lourde barre, cette vieille sort.

Lourde, lourde est la barre, et cette vieille regarde, et Agnès ne bouge pas.

Un homme en vert et un homme en rouge jaillissent de la maison, vieux, mais moins que la vieille.

Ils regardent vers la croix Grauby, sans lâcher un mot, un cri. Ils semblent ne rien comprendre. Ils voient deux individus tracter avec toute leur énergie cette barre à lettres. Ils restent figés.

Agnès persiste dans la voiture.

Alors, les arracheurs font un effort héroïque.

Violemment ils tirent sur la barre de fer, la lourde barre, et ils la hissent au dessus de la croix Grauby, à l'abri, derrière cette croix consacrée à Henri Denis Grauby du 118ème d'infanterie, mort à Perthes les Hurlus, puis ils s'enfoncent dans les buissons.

Ils ont ascensionné une quarantaine de mètres.

L'homme en vert, l'homme en rouge et la vieille ne peuvent plus les voir, mais eux, ils sont en excellente position.

Hurlus. Hurlus.

Agnès persiste dans sa voiture blanche, entourée des individus qui paraissent désormais vouloir monter vers la croix.

Pourquoi rester ? Pourquoi affronter les questions des hommes ? Il est plus intéressant de disparaître. Vincent et l'auteur de ces lignes courent, se rigolant, tout à l'intense, s'enfuient vers les bois, vers un château d'eau, au dessus du château d'eau, plus haut encore, laissant au pied de la croix, la barre à lettres. Ils s'élèvent, déboulent sous des arbres, roulent dans des champs, contournent le cimetière par derrière, et regagnent leur voiture garée encore derrière le Fougax.

Là, ils démarrent.

Ils ne comprennent pas Agnès.

Pourquoi avoir laissé le moteur tournant ?

Mais que doivent comprendre l'homme en vert et l'homme en rouge, la vieille ?

Hurlus. Hurlus. Hurlus.

Tout cela pour et par Winnie, donc Beckett. Oh, les beaux jours !

Plus tard, ils reviennent en voiture vers le pont d'Ardille, devant le panneau Fougax-et-Barrineuf, offert par le Conseil général. Ils voient qu'Agnès est toujours dans sa voiture, dos tourné au bar le Fougax, tandis que l'homme en vert et l'homme en rouge crapahutent vers la croix Grauby.

Ils les observent. Puis ils partent par le chemin derrière le cimetière, veulent se planquer, un moment, mais, depuis ce chemin, ils aperçoivent la voiture de l'homme en vert qui démarre, qui s'engouffre dans le chemin même où ils se trouvent, comme pour les attraper. Alors ils

font demi-tour, très haut dans les bois, puis redescendent, croisent la BMW de l'homme en vert et de l'homme en rouge, en train de monter, apparemment pour repérer l'endroit où leurs voleurs piétons ont dû s'enfuir, mais comment les reconnaître dans une voiture, descendant, et dans le soir mouillé, d'autant plus sombre que le chemin serpente dans les sapins, inextricable comme cette phrase, et ce moment ?

Ils roulent vers les gorges de la Frau, loin de ce chemin, et ils s'embusquent.

Notes du carnet de l'auteur de ces lignes.

7 heures 35

« Nous sommes réfugiés près des gorges de la Frau, Vincent et moi, dans la voiture. Il pleut. Agnès est retenue dans l'impasse avec l'homme en vert, l'homme en rouge, et la vieille. Cette impasse fait face au bar le Fougax, elle sépare le dépôt de ferrailles d'Olive et l'église de Barrineuf. Elle conduit au chemin qui s'élève vers la croix Grauby ».

Les deux arracheurs de lettres manquent de courage. Loin d'affronter l'homme en vert et l'homme en rouge, loin de délivrer Agnès des dangers, ils s'abritent aux gorges de la Frau, que l'humidité crépusculaire investit. Ils savent que des choses se produisent, vont se produire, du temps passer et puis du temps, à distance et là, entraînant l'homme en vert et l'homme en rouge à travers bois peut-être, sur la route, dans leur BMW, marquée trois fois par le double, dans ses lettres, et portant leur double humanité, rouge et verte.

S'ils distinguent les montagnes, les arbres, les formes de la route et d'un ruisseau, ils attendent, sans attaquer, convaincus que cette attente suffit, attente qui n'est autre que celle du E, la voyelle de Beckett, celle du péter, de l'être, des lettres, le double E qu'ils guettent, et qui attend leurs coups, plus tard, sous la croix Grauby, peut-être dans la nuit.

Ils ne sont pas des chevaliers. Ils ne sont même pas des Don Quichotte. Ils sont venus sur le nom de Winnie, comme par un tapis volant, ou le diable, ou Woland, en tout cas, par double v, par la double voie du double v, et ils attendent, tous deux, aux gorges de la Frau, sans effroi, tandis que la femme, peut-être la frau, est dans son coupe-gorge, entre Olive et ferrailles, au pied des lettres et de la croix, devant le Fougax, lieu du X à l'état pur, selon son affiche intérieure, à la croisée des croix, des yeux et de son choix.

Ensemble disparus dans les gorges, loin même de Fougax-et-Barrineuf, ils ne sont pas fâchés d'imaginer Agnès prise, avec son appareil-photo, dans une trappe. Rien ne l'obligeait à s'enfoncer dans l'impasse d'Ardille avec sa voiture, à maintenir son moteur tournant.

Les actes d'Agnès, et leurs absences, sont également mystérieux. Son éclat propre est un deuil d'elle. Comme elle procède de sa sainte, elle pourra se dérober, telle elle, malgré sa mise au bordel, sous ses cheveux, ou toute autre nuit, quand l'homme en vert et l'homme en rouge, Olive, la vieille ou les dangers voudront s'en emparer. En sa déroutante ferveur, appareil-photo en main, près du clos, elle saura clore.

Envahi d'une grande paix, par l'intense, l'auteur de ces lignes, sur son carnet, note :

« Sic transiit, amen ! Oh les beaux jours de pluie » !

Il songe aux derniers mots de Levée d'écrou :

« Je me vois, fermant les yeux un instant, exprès, volontairement, devant l'excès de beauté que m'offrait notre double disparition ».

Luca .

27 avril 2003

Deuxième dimanche après Pâques. Anniversaire de l'auteur de ces lignes.
Monde, France : des enseignants sont en grève. Ils sont solidaires.
A Fougax, loin des solidaires, éclats et trous, mais pas d'Irak, pas d'Irak, pas d'ire, pas
d'Attac, pas de clair but.
Pâques.

Message de Serge Pey, trouvé ce matin, 27 avril.

« Yves, moi aussi

J'ai été dans le Sidobre où il s'est passé un événement troublant. Nous étions devant la plus grosse roche en équilibre (Peyroclbado) où se sont succédés depuis l'arrivée de l'homme des milliers de sorciers.

Elle était très impressionnante de divinité et nous commentions la parole de Spinoza « Deus sive natura » quand, sans raison, le parebrise explosa comme un signe de la manifestation.

Nous étions à l'arrêt.
Devant la voiture sur le parking.
Tout était immobile.

Immédiatement nous avons évoqué ton nom.

Je t'embrasse ».

Serge Pey répondait à ce message :

« Serge

On se verra lundi soir, et puis, si tu veux, mardi ou mercredi tranquillement. Ce qui s'est produit à Fougax-et-Barrineuf, où je traquais Winnie, Beckett et l'or, est hallucinant. Je te promets un récit où la poésie sort de Poste et Télécommunications tandis que, poursuivi par l'homme en vert et l'homme en rouge, dans leur BMW, je tente d'arracher le E. La poésie d'action a eu lieu. Je t'en montrerai les preuves. Il faut bombarder de tomates l'Ariège ».

Les précisions, pour vitesse, ont exigé le téléphone.

Hier samedi, le Concentrateur cosmique dix-neuf trous a été placé dans une cupule à Peyremale, près Montolieu, Aude, sur un rocher de granit, vers trois heures de l'après-midi. Le but était d'en tester l'efficace.

Or, ciel bleu seul.

Au moment même, pourtant, à plus de deux cents kilomètres, dans le Sidobre, près du rocher tremblant et granitique de Peyroclabo, convoquant Spinoza, les sorciers et Dieu, Serge Pey voyait son pare-brise voler en éclats.

Peyremale. Peyroclabo. Pays de Pey.

Que dit cette histoire ?

De clos à clos, que ne dit-elle ?

Loin du sport, hors illettrés du pet, profs, pacifistes et bombes, elle dit : de natura rerum, voilà poème.

Eclatant mot de paix.

Happy Pey.

Le Concentrateur cosmique est devant l'auteur de ces lignes, sur son bureau, troublant. Ce n'est naturellement qu'un objet. On peut dire aussi logiquement, évidemment, précisément, parfaitement, convenablement, et tout un plan d'adverbes en ment. En somme, assommant : un objet.

Certes, mais le sujet de ces mots en fait un sujet, le sien. Le sujet de l'objet fait le sujet, trou noir, pompe à être.

Or, en ce cas, le sujet constate que l'objet, devenant le sujet, fait parler, tuant, vivifiant.

Depuis qu'on en en parle, on en parle, tuant, vivifiant. C'est ainsi : il faut en parler. C'est là le sujet, tuant, vivifiant.

Il faut parler du Concentrateur cosmique dix-neuf trous, tuant, vivifiant.

Il n'est pas possible de ne pas parler du Concentrateur cosmique dix-neuf trous, tuant, vivifiant.

De toute nécessité, selon toute loi, tuant, vivifiant, on se doit de parler du Concentrateur cosmique dix-neuf trous. Tout dit neuf se doit dit du Concentrateur cosmique dix-neuf trous, tuant vivifiant. N'importe quel effort pour éviter d'en parler est condamnable, et sera condamné. C'est tuant vivifiant. Que chaque bouche chie ses mots à propos du Concentrateur cosmique dix-neuf trous. Que chichement nul n'en garde langue morte, tuant vivifiant. Ne pas parler du Concentrateur cosmique dix-neuf trous serait horreur, tuant vivifiant. Toutes les lignes qui suivent ont à s'aligner à son propos. Les plus grands experts en tout en parlent. On rapporte que le Concentrateur cosmique est au coeur tuant vivifiant de tout débat. Ce serait folie que refuser – tuant vivifiant - d'en communiquer. On parle partout d'en parler.

L'inconscient en parle. Le Concentrateur cosmique dix-neuf trous est tuant vivifiant dans toute glotte. Dieu à mis les points sur ses trous. Bientôt, ne sera Chinois qui ne s'en soucie.

Rien regrettable comme ne pas diffuser, diffuser, diffuser, discours et messages, tuant vivifiant, sur le Concentrateur cosmique dix-neuf trous, et tout, et tout, et tout et tout.

Or, non.

S'en taire encore.

L'écriture va moins vite que vie.

Les événements, que charrie le Temps, heurtent les arches phrastiques, ébranlent les piles à ponts de mots, obstruent, et ça déborde, envahit, envahit, envahit plaine, noie les routes, les clos. L'auteur de ces lignes les lance, ces lignes, comme à l'eau les pêcheurs. Lignes à l'eau. Lignes... Lignes... Perdez les lignes ! Et trop de poissons s'y prennent, trop de poissons de toute espèce, race, muges, requins, sirènes, toujours avides d'exister mourir, affolant les pauvres bouchons. Trop de pêches miraculeuses. Trop de miracles. Mon Dieu, cessez ces miracles ! Mon Dieu, trêve de miracles ! Nous n'avons plus caisse où les ranger. Nous ne savons plus où donner de la ligne, mon Dieu, devant tant de beautés ! Happy days. Trop d'happy days. Il y a trop de tout. Ça fait beaucoup de miracles. Les lignes font mordre trop de ventres mordorés, veulent mourir, bondir aux étoiles, bourrer filets, qui craquent, débordent, débordent hors d'ordre possible, sans cible ni sens, tout ce sang proie du dément désir des choses. Et pourquoi ? Pourquoi ? A quoi abandonné ? A quels flux de faits ? Faudrait chasser ces faits, vidanger, « maximum de simplicité et de symétrie », tel Beckett, autour du mamelon de Winnie, installer une étendue herbeuse desséchée, avec rien qu'une fourmi, par ci par là, une seule fourmi, bien solitaire, une érémitique fourmi, et puis le vieux journal défraîchi, jaune de Willie, d'obsolescentes nouvelles, telle la mort de Charlot Chassepot, Dieu, dans son tub, vieux style, juste de quoi se concentrer sur un souvenir, un clos, un seul moment, un Fougax-et-Barrineuf, sous un robinier, d'où tout.

Et là se dire, comme Ronsard,

« J'en ai tel souvenir que je voudrais qu'à l'heure
Mon coeur pour y penser fût devenu rocher ».

« Un pied contre mon cœur ».

Happy Pey.

29 avril 2003

Le récit de Pâques doit être repris, dans l'ordre, malgré les tourbillons.
Beckett a bien posé Oh, les beaux jours : autour du mamelon d'où parle Winnie, tout est quasi
minéral. Willie s'agite à peine, dort, lit un vieux journal. Il ne semble pas que quelque chose,

sinon le jour, suive son cours. Les paroles peuvent en paix perler aux lèvres de Winnie. Les tourbillons sont oubliés.

Hier lundi, un lézard vert est sorti de la culotte d'une dame. Catherine Tarrus et l'auteur de ces lignes se promenaient dans la butte Saint Roch à Montolieu, lieu de mystères. Ils venaient, dans une grotte, d'évoquer Saint Georges et le Dragon. Ils traversaient un champ d'asphodèles, quand la belle, prise d'une agitation fébrile, baissa son jean. Il en sortit un superbe lézard vert, monté par sa cuisse jusqu'aux endroits secrets. Lors, ils partirent, dans une capitelle, récapituler.

Une fable, envoyée par mail :

D'une grotte à la capitelle
Tel
Par hasard
Un lézard
Monte vers elle.
C'est Eros réel,
La rose belle des arts
Et de la bagatelle.

Ce fut parfait,
Te voir.
Le récit chez Pey en fut fait,
Hier soir.

Ardent hasard, toujours du lézard lézarde l'ordre. Mais si celui d'hier, petit dard vert, de l'impasse du Pont d'Ardille, apparemment distrait, cette divergence par coup de queue et d'art, peut-être, y ramène, car il apparut, et tout fut clair.
C'est exactement Pâques, jour touffu, dé d'éclats.

Ce jour de Pâques 2003, vers vingt heures, Vincent Taillandier et l'auteur de ces lignes réapparurent devant l'impasse du Pont d'Ardille.

Agnès ne s'y trouvait plus. Tout était calme. L'homme en vert et l'homme en rouge étaient invisibles. Seule, la BMW blanche persistait.

On pouvait supposer que la barre aux lettres restait étalée au pied de la croix Grauby, dans les herbes trempées.

Dans moins d'une heure, il ferait nuit.

Vincent et l'auteur de ces lignes jugèrent le moment excellent pour achever l'arrachement des E. Le mieux serait d'emporter la barre, loin de la croix Grauby, dans les bois, en passant derrière, pour être sûr de n'être pas vu de l'homme en vert et de l'homme en rouge. C'allait être excellent avec l'extrême approche de la nuit. Chacun dans le village regarderait les informations. L'Irak et les bouchons ventouserait aux écrans.

La disparition d'Agnès n'inquiétait pas les arracheurs de lettres. Affamée de victuailles et de paix, sans vrai souci du E, elle pouvait s'être enfuie aux Contes. L'enlever à ce confort et l'impliquer, au risque de catastrophes, paraissait urgent. Elle devait, à la lettre, en être. Pâques exige des femmes. Pas de croix, pas de tombeau résonnant sans elles. De plus, Agnès était autochtone authentique. Les arracheurs de lettres, inventeurs du Concentrateur et traqueurs d'or, ne crapahutaient-ils pas dans Fougax-et-Barrineuf, par Winnie, Beckett, mais,

d'abord, par elle ? N'arborait-elle pas le Ga retourné à l'initiale de son prénom, le Ga d'Ariège, d'Alexandre Grothendieck, de Fougax, gaffe, gag, garce, Gargantua ? N'était-elle pas, pour des garçons, un troisième terme se déroband, envol d'anges retourné, séducteur inducteur, un seuil naissant garantie miroitant dans une quête où le duo des mâles, efficace, béait en l'appel du trois ? Surtout, c'était scandale qu'elle disparût sans cesse, près de sa mère Véronique, Agnès qui travaillait au penser des icônes et dont le mémoire universitaire s'intitulait « l'image comme seuil ». Fallait qu'elle franchît le seuil, touchât au E, baisât au bordel réel.

Il la fallait dans la forêt photographiant le dernier acte d'arrachement. Fille de Véronique et de Maurice, dont le patron vit surgir une croix du crâne vagabond d'un cerf, elle avait à œuvrer, terme terne, à la vraie image agissante en magie.

« Puisque jusqu'à la nuit la chasse aux lettres reste ouverte, que quête et temps ne cessent qu'en E !

Agnès s'y doit ».

La lettre E est cinquième de l'alphabet.

Le cinq est nombre de l'homme, points cardinaux et cœur formant croix.

Le cinq est nombre de la main.

Le sixième doigt serait le doigt de l'œil, sans doute du diable, redoublant le trois.

C'est l'œil doigt de l'appareil-photo.

Revenir avec Agnès, effectivement installée, chez elle, près du feu, prit un quart d'heure.

La voiture fut garée dans les bois, derrière le cimetière de Barrineuf, invisible depuis l'impasse d'Ardille.

Le commando des arracheurs s'infiltra sous les sapins, monta le long de la crête, restant à couvert jusqu'à la croix Grauby, où gisait la barre aux lettres. La nuit était presque complète. Fougax-et-Barrineuf s'étalait, éclairage public allumé, paisible. La maison d'Olive restait obscure.

La barre aux lettres fut arrachée à l'herbe trempée, montée jusqu'au château d'eau, enfoncée dans des buissons qui obstruaient un passage vers un champ, puis propulsée vers la sapinière en très forte pente. Le commando tira, glissa, fit rouler, sur le couvert d'aiguilles noires, parmi les fougères, cette barre.

Agnès les attendait, avec un petit appareil-photo, équipé d'un flash et, en principe d'un film couleur. Elle les photographia plusieurs fois, porteurs de la barre sous les sapins, dérapant, traversant, courbés, attentifs aux voitures qui pourraient emprunter le chemin de terre. Vrai film.

Enfin, ils installèrent la barre dans la fosse d'un ruisseau, et là frappèrent sur un E, frappèrent. C'était nuit. Ils n'y voyaient quasiment rien, mais, sous ces grands sapins, dans la fosse du ruisseau, à l'heure des informations, Fougax-et-Barrineuf ne les entendait pas.

Ils mirent la barre en porte en faux, sautèrent sur un E, y trépignèrent, y tapèrent, s'y convulsèrent, jusqu'à ce que ce E pète.

Coups de marteaux. Coups de marteaux. Le E s'arrache.

C'est un beau E.

Un des deux E, de nuit.

Heureux !

Pour eux, avoir le E, c'était former le mot POESI, rendre intégrale l'aventure des lettres, par rotation autour du « X à l'état pur » du Fougax, manifester la symétrie entre la Poste-Place de la Poésie et la vieille barre POSTE ET TELECOMMUNICATIONS, vivre selon l'axe des croix, au sillage de Mallarmé, par anagramme pratique, arrachement, vol, envol, le tout au

lieu de Winnie, joueur aussi de lettres, en toute ferveur, sans autre but qu'arracher au tub, la mort du Révérendissime Père en Dieu.

E, cinquième lettre.

Cinquième lettre en Chine, Wu, lettre du vide.

E de Beckett, lettre de l'être, du sexe, du pet, lettre du souffle, de l'homme en prière.

Wu, lettre centre.

E de la main, aux maints accents, lettre du neutre, parfois muette.

Lettre double en son dressé réel.

Lettre qui poste en poésie voix et silence.

Lettre silence de Winnie.

Unique E blanc.

Ils se passèrent le E de main en main, six mains autour d'un E, mains de Vincent, mains d'Agnès, mains de l'auteur de ces lignes. C'était bien un E dur, et ils risquèrent quelques blagues comme « on ne fait pas de poète sans casser les E ».

Fallait-il cependant arracher deux E ?

Pour former complètement POESIE, oui ! Un des trois E qui reposaient encore avec la barre dans la sapinière devait être martelé, cogné, fendu, puis arraché.

Telle était la nécessité.

Cependant, la nuit infiltrait le pays et les corps. La fatigue et la faim tenait Agnès et les arracheurs. Par tendance paresseuse, sans doute, ils envisagèrent de reporter au lendemain, au lundi de Pâques, l'arrachement du second E, et ils se blottirent dans la voiture, avec leurs marteaux et leurs lettres. Demain, ils recommenceraient.

Mais non.

Non !

Dans la voiture, remontant vers les Contes, heureux, ils ont compris, mais compris brusquement, comme d'un coup de buisson ardent en pleine tête, quelle erreur ce serait que d'arracher un autre E. Les voilà comme dans le cerveau de Dieu. Oui, le cerveau de Dieu. Pas ailleurs, pas autrement, sans aucune possibilité de contestation, le cerveau intégral de Dieu, celui de YHVH, ou la lettre Hé, figure cinquième, paraît deux fois, ainsi qu'en Beckett, ou en « péter », ce qui prouve énormément ! Les idées se bouscullaient. Non. Pas deux E. Non. Pas d'autre E. Pas d'autre E après ce jour de Pâques !

Que l'oeuvre reste inachevée, ouverte par son manque à l'effet-mère d'aventures.

Qu'elle s'arrache au fixe vers la voix par le trou,

En entendant Gödel !

Les lettres OIEPS, pour bien raisonner, appelleraient un POESIE, leur utopie, mais ne pourraient former, selon règles réelles, qu'un POESI ou un POSIE, les contraignant à échanger le manque, condition honnête et nécessaire pour vie éternelle. Ou bien paraîtrait - neuf pour la langue française - POSIE, double syllabe en attente de sens, si fertile en possibles ; Ou bien ce serait POESI, sans finale voyelle muette, car toute à sa voix, castrée du E, merveille chantante, hors genres, tel Winnie ou telle Winnie qui préserve son E dans la langue, mais se balade cul nul sans sexe, avec son pull rouge, pour mieux s'envoler vers le miel, matière précieuse poétique, depuis Horace et La Fontaine...

Les lecteurs vrais de A. A. Milne, donc de Beckett, ou de Beckett, donc d'A. A. Milne, tous ceux qui savent, n'ignorent pas que Winnie, s'ils ne se coince dans un trou, s'élève vers le miel sans l'atteindre, et que le miel, inscrit dans Milne, c'est le poème, car le poète s'élève à son nom, dont il a faim, comme au ciel qu'il habite en l'absence généreuse de Dieu.

« Noli me tangere », disait, depuis la sapinière, la trinité des E possiblement visés.
Et ils se disaient sans doute les uns les autres, comme Winnie, aux derniers mots d'Oh les beaux jours, en procédant du Christ : « Gardez-moi, puisque je suis à vous ».
Ce qui résonne tant de Pâques, qu'ici la poésie repose, ivre de ciel, hors.

C'est ainsi que fort heureux, comme tout humain doit l'être, les chercheurs d'or arracheurs de lettres, avec Agnès, parvinrent aux Contes où ils reçurent la soupe qu'on les convia à partager.

Agnès annonçait pour le lendemain la venue d'une amie : Emilie.

Nouveau miel ?

1er mai 2003

Le mai, le joli mai, en rêve sur les grèves.

Le mai qui mène ici et là, en maints lieux, et même au texte, quoique l'écrire soit pénible aux si beaux jours.

Voilà presque deux semaines que le Concentrateur cosmique dix-neuf trous est apparu dans une poubelle, provisoire tombeau, le jour de Pâques, tout près du lieu évoqué par Winnie en la pièce de Samuel Beckett.

Sa théorie s'élabore depuis le soir passé aux Contes, en mangeant la soupe. Plusieurs entretiens avec Zénit, avec Pey, avec Emmanuel Riboulet, jeune mathématicien, ont permis de progresser.

Des décisions ont été prises, comme ordonner sur le Concentrateur la prochaine Marche de la Poésie, en faire, à Montolieu les 7, 8 et 9 juillet 2003, la matrice du rite.

Le Concentrateur est passionnant dans toutes ses parties.

Ses dix-neuf trous ont vite retenu l'attention. Pourquoi dix-neuf ? Pourquoi ainsi ordonnés ? Pourquoi du trou ? Pourquoi, dans la transparence, du trou ?

Ce sont trous de passage que ces trous, non trous où l'on se cache, comme certain Lièvre aux Fables, mais trous qui ouvrent chemin d'une surface à l'autre, comme aux feuilles du millepertuis. Or, sans tels trous, comment vivre ? Qui travaille à boucher ses trous, ou à les ignorer, est déjà près sa mort. Le poète, à l'inverse, se sait troué, et vit de ses trous, toujours traversant, ouvert aux ciels, aux vers, aux souffles, et à lui-même, protégé ainsi étrangement du viol, comme le millepertuis, dont on sait les bienfaits sur ce point, par la multiplication, non des murs, mais des passages en soi.

Se faire lieu des trous, telle est résistante sagesse.

La transparence ne suffit pas. Le rêve de Rousseau ne peut finir qu'en drame. Par bonheur, l'épaisseur, toujours nécessaire au monde, la rend impossible. Rousseau oubliait les reflets, les irisations, les effets multiples de la lumière, comme on les observe au bloc cristallin du Concentrateur cosmique. Au réel, les effets optiques font chatoyer la transparence, multipliant les heureuses errances d'œil.

Une transparente parfaite existerait-elle, il faudrait encore et surtout du trou, car les vitres de sécurité ne parlent obstinément que de mort. Or le poète est vivant, puisque la vie est vivante. Si elle porte mort par tous ses pores, l'échange est son corps.

Une transparence profonde est heureusement impossible, car elle devient beautés mouvantes, et elle serait atroce, si, par impossible, réelle. Le Concentrateur cosmique, dont on peut mettre le cristal dans la paume de sa main, le montre et y met du trou, comme une peau merveilleuse. Les souffles y traversent les dix-neuf tunnels forés en la transparence irisée, fécondant encore sa lumière, comme ils feraient du ventre d'un diamant dont les facettes seraient intérieures et courbes. Si on observe à travers ce cristal le monde, l'air passe, et la lumière, et les parfums, et les musiques, et tout se recrée. Poème.

Les commentateurs du Concentrateur ont rapidement conçu ces évidences, mais le nombre des trous résistait davantage. Pourquoi dix-neuf ?

Zénit annonça que la prière juive de l'Amida comportait dix-neuf bénédictions, ce qui est aussi le nombre des chapitres de L'Homme Debout, ouvrage consacré à l'Amida. L'homme debout surgissait ainsi du lieu où Winnie fut assise sur les genoux de Charlot Chassepot, le Révérendissime Père en Dieu, mort dans son tub. C'était au moins étonnant.

Un rabbin interrogé, rue de la Colombette, à Toulouse, évoqua les sept Patriarches et les douze tribus d'Israël. Dix-neuf sonne cabale... Nouvel étonnement.

L'étude de la répartition des dix-neuf trous, permit une percée encore plus étonnante : ils se répartissent en deux cercles concentriques de douze trous, puis de six trous, dont le centre fait le dix-neuvième trou. Une étoile de David produit cette figure. Ses deux triangles équilatéraux construisent un centre et six points extrêmes, que l'on peut inscrire dans un cercle. En prolongeant en ses deux directions chacune des droites de l'étoile, douze nouveaux points paraissent, si l'on dessine un nouveau cercle, de rayon supérieur au premier, et de même centre. Ce cercle viendra croiser les six droites en douze points, procédant des six points, centrés sur le dix-neuvième, ou premier, point.

Les dix-neufs trous, par la figure qui les ordonne, tout comme par leur nombre, convoquent donc Israël.

Ce n'est pas tout : ils convoquent aussi l'Ariège, puisqu'il a fallu du triangle, de la roue et du centre, pour engendrer leur dessin. Or, le Triangle, la Roue et le Central, comme on le sait, sont trois lieux fondamentaux de l'Ariège, puisque le Triangle est la boîte de nuit substantielle de Mirepoix, la Roue, celle de Pamier (là où est le laser), et le Central le café absolument capital de Foix. On ne saurait penser l'Ariège sans ces trois lieux, sans ces trois noms, et principalement sans le trinitaire Triangle, en la ville au nom si essentiellement mystique, de Mirepoix.

Evidemment ce n'est pas tout : si le Concentrateur unit, par son dix-neuf, l'Ariège et Israël, il porte même conjonction que deux œuvres de Beckett. En attendant Godot, Wladimir fait résonner l'Ariège, espace d'espérées ballades, terre promise par Estragon, tandis que Winnie, dans Oh les beaux jours, répond à la mort de Dieu, proclamée par Willie, en établissant, par « fervente réminiscence », à Fougax-et-Barrineuf, sous le robinier, les genoux, où, humblement, contre la mort, le tub, et les journaux, poétiquement l'homme se met debout. Winnie est de nouveau assise. « Suis de nouveau assise »...

Il faut intégralement entendre ce temps retrouvé, ce moment madeleine, ce « doigt levé du jour » de l'auteur de Proust.

Voilà de la recherche !

Ariège arrache à l'attente de Dieu et à l'imbécillité journalistique de sa mort. Fougax-et-Barrineuf, qui porte anges en ses lettres, est lieu de Pâques. Chez Agnès. Chez Beckett.

C'est là un dit neuf.

Dix-neuf signes composent Fougax-et-Barrineuf, pour qui compte les essentiels traits d'union. Dix-sept lettres et deux traits d'union, de part d'autre du « et » bientôt réunis, redressés.

L'Ariège, par ses plaques minéralogiques, dit neuf.

Comme l'Évangile.

Comme Pâques.

Tout poème est dit neuf.

Un feu de Dieu.

2 mai 2003

Les deux parties du Concentrateur n'étonnent pas moins que le nombre de ses trous.

Ces deux parties sont indépendantes. L'une est de verre et l'autre de métal argenté, à peine orné, au cercle supérieur, de minces incisions régulières. La première s'emboîte dans l'autre, produisant, à l'occasion, divers sons plus ou moins délicieux.

Cette indépendance est rapidement apparue nécessaire, non d'un point de vue technique, car il serait facile de rendre les parties solidaires, ne fût-ce que par de la colle, mais d'un point de vue métaphysique.

Ces parties sont libres. Chacune peut courir aventure, au monde, mais chacune ne trouve sa complétude que dans la rencontre, toujours menacée, désirée, comme à l'androgynie, une fois la séparation accomplie.

Attention à l'image de l'androgynie ! Il ne faudrait pas réduire cette division à une polarité masculin/ féminin, en ramenant, par exemple l'entrant (le cristal) au masculin, et le réceptacle (la coupe en métal) au féminin. En effet, l'entrant est lui-même percé de dix-neuf trous qui en font un lieu féminin pluriel de pénétrations, et la coupe réceptacle est de métal, comme l'armure d'un guerrier. Ramener la séparation à la polarité masculin/féminin serait projeter à l'infini notre pauvre lot de mortel. Or, il n'est pas sûr, sinon pour nos désirs, que le Cosmos, dont il est ici question, procède du duo con/bite. Les mythes se trompaient : les horizons excèdent nos sexes.

La lumière et les souffles traversent la première partie du Concentrateur, qui les recrée, mais la seconde les recueille et fait miroir. Sans le bloc de verre aux dix-neuf trous, ce serait coupe de métal où terminent des influx réels, mais, hors cette coupe, leur recréation se perdrait sans mémoire. Une partie peut être sans l'autre, mais leur accord fait tout. Willie peut ramper sans Winnie, mais leur rencontre crée « les beaux jours ». Lecteur du journal, Willie peut bien dire la mort de Charlot Chassepot dans son tub, mais Winnie, c'est du fond de ses yeux fermés, par « fervente réminiscence », qu'elle recueille le nom, se recueille, se rappelle, est « de nouveau assise » dans le clos. Ainsi l'homme, donc le poète, se doit-il troué, traversé, même aux nouvelles des journaux, aux morts en tub, même à la Dépêche du Midi, au Loft, à Charlot Chassepot, Louis Cachot, Sincérité, Fougax, Olive, Grauby, points d'or, mais encore se doit-il accueil, matière, résonance, espace clos, forme qui concentre et relance par la voix le lyrisme accompli du oh : Oh les beaux jours de bonheur !

Trou du O, tenue du H, sa retenue, sa limite, son achevé nécessaire, son échelle élevant le vide au haut !

Ainsi porte-t-il leçon, et leçon infinie, le Concentrateur cosmique, avec son cristal, ses dix-neufs trous, son jeu de figures, son métal argenté, ses deux parties enchâssées. Il est, en toute sincérité d'esprit, agréé Graal.

Procédant de Winnie, il affirme lyrique, par vide, un non neuf de Pâques.

OH !

Telle est la trouvaille.

Poètes, ceux qui trouvent.

3 mai 2003

Rajout sans sang neuf, ni fait, le lundi de Pâques est en trop. Tout est joué après le passage, Pâques, la mort-résurrection, l'or apparu disparu, les lettres, le Concentrateur cosmique.
Reste le lundi.
Reste.

Le lundi, d'ordinaire, ça repart, nouvel alpha, galère, prison du H, gâchis des cœurs boulotés, mais ce lundi est un jour de repos, férié, jour à rien, week-end prolongé, sans sens, sinon qu'il faut qu'on se repose après tout.

Après tout : mort du Messie, résurrection, tout très vite, superproduction-crucifixion avec en voix-off passage de la mer Rouge, Pharaon, Moïse, paysage Jérusalem, premier plan Romains, Pilate, larrons, Joseph d'Arimathie, Marie, un homme nu qui fuit, nuit et apôtres trouillardes, clous, dés, tenailles, Marie-Madeleine au tombeau, jeu d'anges...

Pareil à Fougax-et-Barrineuf, ce jour de Pâques : tout bruissait de signes, partout passages, dangers, partout Ptyx.

D'aucuns diraient que la petite équipe, mal armée pour la guerre du vrai, n'a pas trouvé Beckett à l'historienne. Mais qu'importe, si portes s'ouvrent, ce qu'on cueille du mort ? La leçon de Pâques n'est pas la marque des bandelettes, c'est la béance.

Le chemin des étonnements neufs.

Avant tout.

Or, tout normalement, avant tout, après Pâques, s'ouvre le lundi, mais ce Lundi, dans le calendrier et la tête des laborieux, dépend de Pâques, comme reste, jour sans saint, pendant, en latence, vacance.

Restait donc ce reste, avant travail, suite des jours ouvrables, ce Lundi de Pâques où s'annonçait Emilie.

Emilie.

Peu après l'éveil de Vincent et de l'auteur de ces lignes, elle parut, ouvrant ce jour.

C'était une jeune photographe de l'école d'Arles, Emilie.

Jolie, bien sûr. Voilà, c'était une amie d'Agnès, Emilie.

Elle était fatiguée. Il n'y avait rien d'autre à dire. Elle était fatiguée. Ces parents qui l'amenaient l'ont confirmé. Elle est allée dormir, Emilie, pendant que Vincent et l'auteur de ces lignes, prenaient leur petit déjeuner, commentaient, bavardaient, allaient jusqu'aux gorges de La Frau fouiller la rivière pour voir s'ils n'y détectaient pas d'or, mais ne détectaient pas d'or, ne cherchaient pas, ce lundi de Pâques. Pourquoi encore ? Ils passaient le temps.

Comme ils ne savaient pas rien faire, leur restait rien à faire, donc toutes sortes d'agitations, vers le Fougax, aux champs, jusqu'à revenir aux Contes, manger avec les Birebent, beaucoup d'amis des Birebent, des parents, une petite foule, devant les Contes, où des chevreaux rôtissaient, excellents.

Agnès faisait les présentations. On parlait d'eux. Ils parlaient d'or. Quelques vieux racontaient des légendes auxquels ils faisaient mine de croire. On leur parlait de grottes, de pierres plantées, de Moïse, du château de Montségur... Le bric-à-brac local des légendes dégorgeait

où s'engouffrait la viande rôtie. Ca rigolait. C'était assez dégoûtant. C'était assez humain. Il faisait beau. L'humanité semblait ramassée aux Contes. Brueghel était de retour, la quête de Beckett s'envolait en fumées.

L'apparition d'Emilie n'y changea rien. En compagnie d'Agnès, elle passa de groupe en groupe, sérieuse, distante, rêveuse, élégante, avec son appareil-photo. L'auteur de ces lignes et Vincent lui communiquèrent leurs recherches, évoquant Winnie, Beckett, les quêtes aurifères, les lettres, tout ce qui tournait en eux et autour, vaste chantier d'imaginaire pratique. Elle avait ce charme des femmes-falaises, qui accueillent les aventures des males, indéfiniment, les réfléchissent, leur font écho, les rendent tourbillons d'oiseaux sombres, comme les faces des peintures anciennes, les statues, les murs. Emilie était une nature, mais travaillée, maquillée, presque troglodytique et interdite, sans issue. C'était probablement un dangereux labyrinthe. Elle ne faisait rien. Elle était en supplément, gratuite. Elle ressemblait au lundi de Pâques où elle se montrait.

Peut-être aurait-il fallu en tomber amoureux, mais l'auteur de ces lignes, du moins, s'en garda.

L'attirait plutôt l'ensemble des bâtiments jouxtant la maison des parents d'Agnès, une ancienne colonie de vacances, à ce qu'on lui disait, lieu désormais d'une sorte de communauté, dite de Marie-Madeleine, où des individus venaient, souvent en couple, se régénérer spirituellement, par des pratiques, comme marcher lentement dans les champs, progresser à genoux, méditer...

Le bâtiment, en son entrée, était orné de grandes roues rougeâtres, avec huit rayons convergeant vers leurs centres, qui pouvaient, si on le désirait, rappeler la boîte de nuit la « Roue » à Pamiers, le « Central » de Foix, le « Triangle » de Mirepoix et le Concentrateur cosmique.

On le désirait.

Une inscription, sur le portail, invitait à des séjours dans ce lieu de paix et de convergence. C'était le « Spiritual Bed and Breakfast, Om Shanti ».

Agnès, interrogée par l'auteur de ces lignes, lui présenta le couple, d'origine hollandaise, qui avait racheté ce lieu à l'évêché de l'Ariège et en avait fait un centre d'activités spirituelles, le tout placé dans le sillage de Marie-Madeleine. Selon plusieurs auteurs, en effet, celle-ci aurait débarqué, après la Crucifixion, vers Perpignan en compagnie du Christ (bien rétabli), puis elle aurait vieilli et serait morte dans les Corbières, sans doute à Rennes le Château, le Graal circulant dès lors dans la région et pouvant arriver à Montségur, donc à Fougax-et-Barrineuf. L'Évangile interdit de Christian Doumergue, sans prendre position, fournit de précieuses indications sur Sainte Marie-Madeleine, cette figure si composite, dont Marcel Proust n'ignorait rien, et le secret des Cathares. Les évadés de Montségur seraient partis avec le Trésor des Hérétiques (p.197), selon la déclaration faite le 22 avril 1244 par Arnaud-Roger de Mirepoix.

Par le miracle des paroles échangées, les portes du « Spiritual Bed and Breakfast » s'ouvrirent pour l'auteur de ces lignes, Vincent, Agnès et Emilie.

L'équipe se munit du Concentrateur cosmique dix-neuf trous et d'une édition du Petit livre rouge du président Chirac, car Agnès, bonne connaisseuse de l'endroit, annonçait des révélations.

Au bout d'un grand champ plat, un ponton s'avancait sur le ruisseau du Lasset. C'était un lieu de méditation.

Dans le sol, des itinéraires étaient tracés.

Des roues à huit rayons s'étalaient en divers emplacements.

Au pied de la falaise béait une petite grotte, près de laquelle surgissait une puissante résurgence. Une Vierge en plâtre blanche, dans la fissure évidemment vaginale de la roche, y surplombait un monceau de blocs de quartz rose.

Plus loin, dans les arbres, toujours au pied de la falaise, parut une installation beaucoup plus originale autour de laquelle, d'abord, les chercheurs s'assirent, muets, ouvrirent les Pensées de Jacques Chirac et, pris d'un besoin, en déclamèrent plusieurs, dont celle-ci : « Je considère que le rêve est une des dimensions essentielles de l'existence et que la poésie permet ce rêve » (Paris-Match, 15 avril 1988)...

Emilie gardait une distance rêveuse, à tout possible.

Elle souriait, miel et mystère.

Agnès tendait à s'exalter devant l'installation.

C'était une pyramide en tubulures de métal d'environ deux mètres de haut, depuis le sommet de laquelle pendait un gros cristal de quartz translucide, plusieurs kilos sans doute, dont la pointe visait le sol.

« Il y en a douze par le monde » disait Agnès, « en des lieux cardinaux d'énergie. Leurs douze quartz visent le centre de la terre ».

Elle avait entendu les propriétaires de l'installation regretter un veto des autorités qui leur avait interdit de la dresser à Montségur. Ils l'avaient placée là, comme un pis aller, mais cela rendait évident que la planète Terre, avec ses douze quartz pointés, était un Concentrateur cosmique, et que la découverte de Pâques, dans la poubelle du Fougax, était illuminante : les douze quartz convergeant vers le centre de la Terre figuraient les douze trous environnant le trou central du Concentrateur, tandis que les Roues à huit rayons, les triangles inscrits dans la pyramide et la désignation du centre formaient une unité pareille au Central de Foix, à la Roue de Pamiers, et au Triangle de Mirepoix. Quelque évangile interdit se lisait là. Marie-Madeleine, figure ancienne et vénérée de « Mary, le X à l'état pur », étalait un corps tentant de signes dont il restait à vivre de nouveau le souvenir.

Cela pouvait s'appeler, en tous sens, un Mirepoix.

D'où vint l'idée de copulation ? Peut-être de l'auteur de ces lignes, peut-être des filles, peut-être de Vincent.... En tout cas, elle s'imposa. Il fallait absolument l'appliquer, quitte à risquer fort.

Quelques pensées de Jacques Chirac furent lues, en guise d'introduction, tandis que Vincent usait de son petit appareil pour prendre quelques photos.

Puis on se tut.

En oscillant à peine, le quartz pointait le centre de la Terre. L'humus dégageait ses parfums.

Le ruisseau du Lasset, au loin, modulait sa chanson.

Peu à peu, le désir se fit frémissant. Il devint impossible de retenir.

Vincent avança sa main, sur laquelle était installé le Concentrateur, dans le système pyramidal, et, d'un geste déterminé, il présenta à la pointe du quartz le trou central des dix-neuf trous.

Remontant la main doucement, il fit pénétrer, comme une fatalité virile, le cristal naturel dans le verre artificiel du Concentrateur, produisant, par cette copulation verticale, des effets probablement extraordinaires, mais invisibles dans l'instant, tant l'énorme Nature maintenait le cours de ses activités et tant Emilie, souriant et parcourant le Petit Livre rouge de Jacques Chirac, se maintenait lointaine.

Emilie était la copule, apparemment inutile, mais déterminative.

Son ostensible vacuité était adéquate au moment. Elle redoublait la régulière indifférence d'Agnès, par un effet falaise, plus déterminé, moins tourmenté, semblait-il, mais qui travaillait à constituer l'étrange syntaxe de la scène. Elle la liait au vide.

L'auteur de ces lignes se satisfait de constater qu'il ne se produisit rien. La têtue permanence de la nature face à la copulation précise que Vincent maniaquement maintenait au bout de sa main lui rappelait l'indifférence des oiseaux tournant au dessus de la sublime descente des blessés de la Sierra dans L'Espoir d'André Malraux. Il éprouvait, sous la limite, ce que peut-être le sublime, quand il se combine, par la présence des Pensées de Jacques Chirac, à l'affreux rire de l'idiot.

Un peu plus loin, quand ils s'éloignèrent, ils repèrent une cabane de planches noirâtres. Il y avait écrit sur deux lignes : WIN BEE.

WIN, et dessous, BEE.

Agnès, laissant voir les lettres, appliqua son dos contre cette cabane. Une photo fut prise, et existe.

Win, dans ce lundi de Pâques, semblait-il vide et inutile, ne les lâchait pas.

Était-ce signe de victoire ? Mais laquelle ? Et contre qui ? Était-ce rappel du redoublement du W, de sa malédiction ? Alors s'éclairait l'apparition du cristal inversé qui n'était autre, déployé dans l'espace vertical, que l'image du Concentrateur, lui-même image du monde. Le jeu des images, en tous sens du mot, semblait se déployer et s'assembler à l'infini par redoublement, tandis que marchaient les deux hommes et les deux femmes, les deux photographes, Agnès et Emilie, Vincent, le géologue chercheur d'or, et l'auteur de ces lignes, qui s'était longtemps rêvé géologue.

« Maximum de simplicité et de symétrie », première didascalie d'Oh les beaux jours.

Quant aux lettres BEE, par l'anglais, langue initiale de Beckett, langue d'Happy Days, que l'auteur de ces lignes s'interdit de lire en cette langue jusqu'à l'achèvement de sa quête, leur apparition pointait vers le miel, porté en anagramme par Emilie, loué par les poètes anciens Horace ou La Fontaine, et surtout désiré par Winnie the Pooh, à tel point qu'il s'élève en ballon, vers le ciel, dans le ciel, vers lui, le miel.

Ainsi revenait-t-on à A A Milne, par ces lettres. Et toujours à Beckett, où s'apercevait soudain par jeu des lettres, de nouveau : Bee... Bee. Les abeilles en Beckett veillent par la langue des mères. Vieille poésie. « Vieux style ».

Il est très tard. L'auteur de ces lignes songe à leur origine, et il l'écrit, tandis que le monde semble vaciller, comme toujours, malgré la solidité de la nuit.

Il se souvient. Il parcourt les premières pages de son texte, qui défilent sur son écran, tandis que France-Info l'informe des retraites, des grèves, des efforts de stabilisation américains en Irak, du jardinage, de l'alter-mondialisation, de l'intégration des immigrés, du sport, de l'approche des grandes épreuves sportives du début de l'été, de tant de questions fortes, et qui valent mieux que son journal, ou que l'apparition, peut-être nulle, et hasardeuse, mais têtue, des lettres WIN BEE sur un cabanon, en planches, à Fougax-et-Barrineuf, France, planète Terre, à quatre individus vivant leur vertu d'être, avec force chevreau et omelette de Pâques au ventre, ce 21 avril 2003, lundi de Pâques.

Il y eut encore un miracle.

Exactement un miracle, en fin d'après-midi.

On ne croit pas aux miracles en ce début de siècle. On n'entend même pas le mot « miracle », car on écoute peu les mots, ce qui sauverait pourtant peut-être le langage, donc nous-mêmes, mais nous nous aimons peu, donc les mots, donc le miracle... .

Cette fois, pourtant, il y eut encore un miracle, un miracle d'or, au lieu de l'or, aux Contes à Fougax-et-Barrineuf, près Mirepoix, ce soir là, à l'heure du départ.
Premier effet sans doute de la copulation du Quartz et du Concentrateur.

Ce fut juste après dix-huit heures, en entrant dans la dix-neuvième, quand Vincent et l'auteur de ces lignes eurent à regagner leurs nécessités réglées, à Toulouse.
Agnès et Emilie se placèrent sur le pont du Lasset, devant les Contes, regardant partir leurs aventuriers, voiture chargée de lettres arrachées au panneau POSTE ET TELECOMMUNICATIONS et du Concentrateur cosmique dix-neuf trous.

Dans la voiture, moteur déjà tournant, Vincent fut saisi de l'urgence de photographier les jeunes filles avec son appareil polaroïd. Nostalgie ? Désir ? Elles formaient, sur fond de montagne verte, une jolie scène, honorablement kitch.

Photo !

Le polaroïd commença ses opérations chimiques, avec des bruits étranges. Vincent fit démarrer la voiture. Ils partirent.

L'image fut délivrée à quelques centaines de mètres des Contes.

Elle laissa Vincent et l'auteur de ces lignes ahuris.

Emilie et Agnès apparaissaient sur un fond d'or. La montagne verte avait disparu, remplacée par l'immensité illuminante.

Par Vincent, s'était produite une icône aux deux femmes, de face, appuyées à la rambarde du petit pont, enjambant le Lasset, où la paillette d'or avait surgi, puis disparu, à midi, la veille. Voilà l'or là, en la photo, incompréhensible, magnifique, non dans la rivière, son sable et les batées, mais tout au prodigieux fond. L'or par l'image appelé, l'image redoublante, créait par son effort au fixe, l'illumination neuve, le miracle.

Vincent, surpris, épaté, béant, répétait qu'avec cet appareil, il n'avait jamais obtenu pareil effet. L'aurait-il souhaitée, il n'aurait su imaginer ou reproduire cette trahison bienheureuse de la technique.

Ce père involontaire d'une icône savait, comme son compagnon, qu'Agnès avait récemment composé un mémoire de maîtrise intitulé « le visible comme seuil », qui méditait sur les icônes, et qu'elle voyait dans la Roumanie, son pays d'élection, la terre, pour elle, des photos et de cet art sacré. L'auteur de ces lignes connaissait bien ce mémoire dont il avait souvent parlé avec elle et Zénit. Cette icône sur Lasset lui paraissait donc un miroir-miracle, où s'abolissait aux Contes, tout compte, par un jeu à maintes parties doubles, multipliaient les contes, et brillait un éclat clair de poésie pratique.

Pâques et Beckett menaient à cette icône,
Seuil et danse sur le pont du Lasset.
Assez !

10 mai 2003

1

Trop de pages.

Par ce « trop », pourtant, se creuse le trou d'où sort ce livre, lisible d'aucun, sinon de lui, ou de lieu rare, au ras de ses lignes, comme la présence de Beckett à Fougax-et-Barrineuf ou l'or dans la rivière, ou la rivière dans l'œil de l'or, ou l'icône sur le pont, ou les lettres du « trop » dont le cœur tourne en or quand s'en exportent trompette, troupe, trou, porte, tropes, protestations contre ce trop de tours...

La méthode a porté. L'échec n'est pas au rendez-vous, ni l'amertume. Les fruits sont là, et la noblesse des lettres. C'est la cartésienne « vertu d'être ».

Pour la déployer, désirer n'a pas suffi. Il a fallu marcher sans laisser le désir s'embroussailler, tel le bois qui clôt le sommeil de la Belle. Au seul signe du désir, pur coq, il a fallu sortir des buissons.

C'est la leçon qu'avait donnée, en sa septième minute, à Montolieu, la cassette de Winnie the Pooh, cet hiver : « Il faut sortir du buisson » .

C'est aussi le précepte d'André Breton dans L'Amour fou : « Il s'agit de *ne pas*, derrière soi, *laisser s'embroussailler les chemins du désir* ».

Derrière soi, mais encore autour de soi et devant soi, car la quête du miel provoque le buisson, compagnon fatal du désir. C'est ce qu'ajoute Winnie à la merveille de Breton : Le Prince invente le bois dont il sort la belle, car la Belle s'invente du bois dont le Prince fait le texte.

Il faut sortir du buisson, sans cesse, pour y avoir pénétré, par pénétration vive, sans trop broyer branchages, quasi nu, en le créant, en s'en dégageant, encore y encloue la Belle, sans cesse, par un baiser, la retirer, marcher, maintenir en somme ouverte cette vulve perpétuelle formée des deux mains jointes sur la pochette Sincérité de Louis, et qui se prolonge en hauteur au chemin en S vers Montségur, ce clos incroyable, où quête, quête, quête encore le léger pensif voyageur .

Ainsi Beckett à Fougax-et-Barrineuf,

Et ce texte,

X au cœur.

« Il s'agit de *ne pas*, derrière soi, *laisser s'embroussailler les chemins du désir*. Rien n'en garde moins, dans l'art, dans les sciences, que cette volonté d'applications, de butin, de récolte. Foin de toute captivité, fût-ce aux ordres de l'utilité universelle, fût-ce dans les jardins de pierres précieuses de Montezuma ! Aujourd'hui encore je n'attends rien que de ma seule disponibilité, que de cette soif d'errer à la rencontre de tout, dont je m'assure qu'elle me maintient en communication mystérieuse avec les autres êtres disponibles, comme si nous

étions appelés à nous réunir soudain. J'aimerais que ma vie ne laissât après elle d'autre murmure que celui d'une chanson de guetteur, d'une chanson pour tromper l'attente. Indépendamment de ce qui arrive, n'arrive pas, c'est l'attente qui est magnifique ».

10 mai 2003, par « fervente réminiscence », vers « les beaux jours », jour de l'attente qui fait grandir : hors du clos, si l'on s'en souvient, par l'écho des lointains, tout éclot,

11 mai 2003

La Marche de la Poésie se prépare, non pour Fougax-et-Barineuf, comme Serge Pey l'avait d'abord imaginé, mais pour Montolieu, Aude, Village du livre, les 7, 8 et 9 juillet.

Chaque année, ces marches, secrètes et publiques, bordéliques et rituelles, physiques et spirituelles, Pey les mène en sauvage campagne, hors tous murs. Ce sont des manœuvres extraordinaires, pratiques et métaphysiques, qui rassemblent des « allumés » pour cheminer sur d'anciens tracés qu'ils transfigurent. Telle marche a joint la rue du Taur au trou du Toro. Telle autre a gravi les hauteurs de Mayronne dans les Corbières. L'an passé, il s'agissait d'aller de l'église-grotte de Vals, par les Duns, au château de Montségur, avec drapeaux, cris, chants, performances, surgissement de Vouivre, joies sombres et jolies.

La prochaine Marche rayonnera de Montolieu, et prendra pour forme le Concentrateur cosmique dix-neuf trous.

A partir de la fontaine centrale de Montolieu, devant l'église, les marcheurs atteindront chaque jour deux points, qui composeront donc six points, inscrits dans le paysage comme les six extrémités de l'étoile de David. En chacun de ces points extrêmes, ils participeront à deux performances orientées dans deux directions, de manière à construire le cercle des douze points. Chaque soir, pour spectacle, repas, méditation et fantaisie, ils se retrouveront en trois lieux nocturnes, qui formeront ligne, de l'eau au ciel puis au feu.

La troupe tournera ainsi en trois jours autour du village de Montolieu. Elle ira des Tours Nègres au carrefour de la métairie du Trou. Elle composera le retournement sombre de la Tour au trou dans l'être et dans les lettres, et tracera de l'eau au feu une diagonale d'intensité. Le premier lieu sera les Tours Nègres.

Le second lieu sera Peyremale, où deux jeunes cochons seront baptisés : Fougax et Barrineuf. Le troisième lieu sera le Four à chaux, en forme de Tolos mycénien, dans les pentes de Villelongue.

La quatrième lieu sera le menhir du Guitard.

Le cinquième lieu sera la butte Saint Roch.

Le sixième lieu sera le carrefour de la Métairie du Trou.

Tout comptera, et il ne faudra pas négliger le rôle des deux jeunes cochons, puisque Winnie, dès l'origine du texte d'A.A. Milne, ne va pas sans Porcinet, que la présence du porc est toujours un défi aux purificateurs religieux, qu'Agnès précise qu'un musée du Cochon s'est

tenu à Fougax-et-Barrineuf, qu'Oh les beaux jours, en sa première journée, porte à la question du porc :

Winnie : « Qu'est-ce qu'un porc au juste ?

(Un temps. Se tournant un peu vers Willie)

Qu'est-ce que c'est au juste, Willie, un porc ?

(Un temps. Se tournant un peu plus, suppliante.)

Willie, je t'en supplie, qu'est-ce que c'est, un porc ? »

La Marche de la poésie sera une orgie ordonnée de signes, dont l'intégrale échappera aux participants, ainsi qu'aux concepteurs, mais que chacun vivra, pour partie, comme une constellation de monades. La quête de Beckett à Fougax-et-Barrineuf y sera transfigurée, comme l'espace et chacun des corps et des esprits participant, par l'efficace du Concentrateur cosmique dix-neuf trous dont la puissance ne fait plus doute depuis deux événements récents :

- 1) Il y a six jours, le soir, l'auteur de ces lignes téléphonait à Emmanuel Riboulet, jeune mathématicien, qui lui faisait part de ses doutes quant à la puissance du dit Concentrateur. On sonna chez Emmanuel. Un homme l'avertissait qu'il inondait son appartement. Emmanuel le blasphémateur posa le téléphone et put constater qu'au moment où il se répandait en doutes sur le Concentrateur, son cumulus avait explosé, déversant des volumes importants d'eau dans l'appartement inférieur.
- 2) Il y a deux jours, alors que l'auteur de ces lignes évoquait, avec la botaniste Brigitte Schwall, à la terrasse d'un café, place de la Trinité à Toulouse, et en riant, la puissance du Concentrateur cosmique, un pickpocket lui déroba son portefeuille.

Ces événements ne prouvent rien. Impossible, cependant, ne pas les placer en lignes, et d'entrevoir que, sans le Concentrateur, le cumulus comme le portefeuille n'auraient pas été priés dans l'aventure.

La Marche de la poésie sera la mise en oeuvre, à Montolieu, des théories élaborées par le délire.

Reste à l'organiser, dans ses détails, avec Pierre-Olivier Boulant, Françoise Payard, Michel Donnedà, bien d'autres, avec toutes les meutes des chiens du dieu.

10 juin 2003

Depuis un mois, rien de plus. Des grèves. Du ciel bleu. Des morts. Des démons. De plus en plus du monde tombe.

Quelques voyages préparatoires à Montolieu.

Fougax-et-Barrineuf au loin, dans les montagnes. Des Winnie partout

S'approfondit, toujours, comme une résurgence, la lecture de Beckett.

« Je ferme les yeux—et suis de nouveau assise sur ses genoux, dans le clos, à Fougax-et-Barrineuf, derrière la maison, sous le robinier ».

Entendre. Entendre.

Cela se déploie et revient, litanie, vieille prière, parole source qui travaille au fond de la falaise, derrière la gueule. Rien qui n'y soit nécessaire. Chaque détail compte. Y-a-t-il même d'ailleurs des détails ? Que peut-on véritablement appeler détail ? Sont-ce les lettres ? Leur ordre ? Leur nombre ? Les mots ? Leurs inflexions ? Les éléments nommés ? Tout fait bloc. Le sens surgit de l'effet bloc, et, pourtant, il y a bien du multiple : Fougax-et-Barrineuf ! Tant de lettres ! Tant d'échos ! Dix-neuf signes comme dix-neuf trous, dix neuf prières.

L'impression se fait forte qu'il faut fermer les yeux, qu'il faut vraiment les fermer en enlevant les lunettes, qu'il faut aller jusqu'au bout de la difficulté extrême d'enlever les lunettes, et que le clos ce sont les mots où il s'agit encore et encore de s'asseoir, sur les genoux de Charlot Chassepot, sur les genoux de ce double Charlot Chassepot, sur ce pauvre Charlot Chassepot, vieux fusil, clown génial, mort dans son tub, pauvre, révérendissime père en Dieu, qui nous a bien fait rire et bien tués.

Les genoux comptent. Ce ne sont pas des cuisses, ou des jambes. Ce sont des genoux, à poux, à cailloux, à choux, tout laids, là où l'humble x clôt. Ce sont les genoux où se noue l'humain, avec ses angles, mais loin des anges qui n'ont pas de genoux. Ce sont les plis où ploie l'humain, avec rugosité, prière, mise en route, fatigue, marche.

Or, dans le clos, à Fougax-et-Barrineuf, sur les genoux, sous le robinier, cela ne marche pas. Tout est fixe. Charlot Chassepot, Winnie, le robinier. Rien ne marche. C'est de l'inerte étal, pis que mort, sauf que c'est vie. Seule semblerait s'être déplacée la flèche de la réminiscence si flèche il y avait, mais cette flèche, il n'y en a pas eu, puisque le souvenir est immédiat, sans temps : « Suis de nouveau assise dans le clos ». De nouveau. Non pas, comme autrefois, plus ou moins comme autrefois, mais de nouveau. Comme s'il était possible qu'il y eût, et qu'il y ait, sinon par les mots, ou, peut-être par miracle de Pâques, ce « de nouveau ».

Peut-il y avoir « de nouveau » ? Quel sens a ce « de nouveau », un « de nouveau » qui ne serait pas autre ? Un « de nouveau » nouveau, vierge comme jamais ?

Peut être faut-il Barrineuf pour l'avoir.

Fougax-et-Barrineuf s'appelle de la folie, de l'audace, de la fontaine, du feu, de l'axe, de ce surgissement barrissement neuf. A Fougax-et-Barrineuf se tient la fontaine de Jouvence.

Or justement, juste à côté, surgit, merveilleuse, la fontaine intermittente de Fontestorbes.

Beckett le savait-il ? Ne le savait-il pas. Que savait Beckett ? On ne le sait pas.

Quand bien même saurions-nous ce qu'il savait écrivant, son texte ne savait-il pas davantage, ou du moins autrement, ou même moins, chichement, près des genoux, ou tout a fait ailleurs que son savoir ? Ca bée et quête, Beckett, comme n'importe qui ! D'ailleurs, ou d'ici, qu'est savoir, sinon gaie farce, quand il s'agit des mots que l'on emploie, barrissant, broyant au suc de soi l'ombre énorme qu'ils portent, leurs racines, leurs chaluts légers et lourds d'histoires, comme si l'on ruminait des cimetières, avec leurs morts, leurs roses, leurs plaques, leurs croix, leurs ciels, leurs vers et l'eau de toutes leurs larmes ? Les mots, quand on les emploie, c'est la loi, on porte toute la mort. On n'en sait rien.

C'est ce fond noir du savoir de Beckett et de tout, que travaille, comme un jardinier, cette quête, sous les genoux, sous le clos, sous le robinier, à l'ombre de l'ombre du robinier, dans le noir porté sur la page vingt et une de l'édition de Minuit, par les lettres ROBINIER, lettres qu'elle pourrait, comme une terre riche en vers, sans cesse tourner et retourner, sans rien renier, pour boire aux sources de l'ange-langue.

C'est dans ce retrait, dans ce « non », si obscur et si sûr, qui dit oui, que se noue ce texte en réponse au bavard « oui » qui nie.

De cet obscène « oui » qui nie, paraît témoigner ce début de juin, si beau, si sportif, si positif, si versant déjà aux vacances.

4 juillet 2003

Le robinier importe aux francs-maçons. Une exposition aux Jacobins de Toulouse le prouve. Un peu partout dans les vitrines, on remarque des faux acacias sur des serviettes, des verres, des lettres, des tableaux... Les raisons des francs-maçons sont complexes. A d'autres !.

Fernand Charles, dans un petit livre sur Montolieu, indique que les Arbres de la Liberté, à la Révolution, étaient souvent des robiniers. Celui de Montolieu fut planté (pour soixante livres) devant l'épicerie Agasse. Il y végète toujours, malgré des vandales qui, dans les années soixante, sous lui, ont allumé un destructeur feu de poubelle.

Ce feu et ces faits n'ajoutent rien à la présence du robinier, selon Beckett, à Fougax-et-Barrineuf. Ils convainquent pourtant que le robinier n'est pas neutre.

Ce faux acacia n'est pas neutre.

Il n'est pas neutre.

Fougax-et Barrineuf n'est pas neutre.

En tuer le neutre.

But contre tub.

5 juillet 2003

Lundi, dans deux jours, la Marche...

Le Concentrateur cosmique brille de tous ses feux. Agnès et Emilie arrivent d'Arles. Pierre-Olivier Boulant amène ses micros. Lespinasse s'apprête à l'endiablé. Donneda et sa bande astiquent leurs saxos. Michel Mathieu médite ses actes. Pey muscle ses bâtons. Ce sera une Marche en trois jours, trinitaire, avec fatigue, éclat, efforts, quête.

11 juillet 2003

La Marche a eu lieu. Ciel divin. Sécheresse parfaite. Cœurs partagés. Les pieds des marcheurs ont étonné d'étoiles leurs cœurs.

Ce n'est pas le moment de tout raconter. Trop de tout. Trop d'émotion proche. Tout au sillage de ces journées, l'auteur de ces lignes, est fébrile.

Il propose seulement quelques notes sur les effets du Concentrateur cosmique, c'est-à-dire Winnie, Beckett et Fougax-et-Barrineuf.

Le premier jour, lundi, vers seize heures, avant de baptiser les jeunes cochons Fougax et Barrineuf, Serge Pey, Agnès Birebent, Sébastien Lespinasse, Inès Guittard, et une trentaine de participants ont déposé le Concentrateur cosmique dix-neuf trous dans la plus convaincante des cupules préhistoriques de la Pierre mauvaise à Peyremale, là même où il se trouvait le jour où éclata, dans le Sidobre, le pare-brise de Serge Pey.

Il faisait extrêmement chaud. Après la rude progression dans le ravin de l'Alzeau, chacun avait soif, mais la fatigue n'a pas empêché l'auteur de ces lignes d'exposer les raisons du positionnement en cette cupule, pour trois jours, du Concentrateur.

Fougax et Barrineuf ont ensuite été baptisés avec un pistolet à eau orange, acheté à Mamona, chez Winnie (tel est le surnom du patron de cette solderie de Moussoulens), sous les yeux dubitatifs d'Annie et de Jean-Pierre Pautou, leurs propriétaires.

Le mardi, à la tombée de la nuit, la troupe était réunie au col de Montolieu, où elle venait de souper d'un merveilleux repas biologique préparé par Laurence Manalte. La vue semblait dégagée sur le monde entier tant on distinguait au loin des lignes de montagnes. Les performances se préparaient sur un vaste terrain dont les pins avaient été récemment arrachés. Soudain un homme vint annoncer qu'une voiture brûlait, plus bas. Quelques marcheurs coururent vers le lieu indiqué, où une fumée puissante se dégageait C'était l'intérieur de la

voiture de Françoise Payard qui brûlait. Cette magnifique montolivaine qui avait placé son cœur et toute sa maison au foyer de la Marche, était venue la rejoindre, avec ses enfants, pour la soirée, sous les étoiles. Une combustion apparemment spontanée consumait l'intérieur de sa voiture.

Les pompiers avaient été appelés par le paysan du lieu et le voyageur inconnu qui avait aperçu le dégagement de fumée.

Chacun s'employa à tenter de vider la voiture, à empêcher les progrès du feu, si bien que l'incendie était maîtrisé quand les pompiers arrivèrent dans la petite foule des poètes, des performers, des musiciens, des allumés de tout ordre.

Serge Pey parlait ouvertement d'un « complot fasciste international contre la Marche de La poésie ».

Soudain, l'auteur de ces lignes fut pris d'une illumination.

Cela se fit d'un coup.

Ce fut une évidence : le coup venait du Concentrateur cosmique uni à la Pierre mauvaise.

Inutile d'accuser un acte de malveillance ou un incident technique. Il était clair que ce Concentrateur cosmique dix-neuf trous était cause, par d'étranges réseaux, de l'inexplicable incendie.

Restait à l'arracher immédiatement à la Pierre mauvaise.

L'auteur de ses lignes s'engouffra dans une voiture, et partit par un chemin de terre avec Agnès Birebent, Sébastien Lespinassae, et Inès Guitard, la plus jeune personne de la Marche. Il faisait complètement nuit quand ils arrivèrent à la Pierre mauvaise, à Peyremale.

Ce qu'ils virent les laissa béants.

Sur la Pierre granitique, plusieurs moutons, dont certains cornus, étaient assemblés. Autour d'eux, d'autres moutons les observaient. Un rite nocturne, sauvage, étrangement calme, semblait se rendre là. Pas un bêlement. C'était paisible et effrayant sous les étoiles. Cela paraissait sourdre du fond des âges.

Quelque chose se déroulait dans ce clos, loin des hommes et du jour, à grande distance du robinier, mais en présence de cet objet issu des poubelles de Fougax-et-Barrineuf, des moutons, et à quelques dizaines de mètres de la porcherie où devaient rêver les jeunes cochons baptisés de la veille : Fougax et Barrineuf.

Le révérendissime père en Dieu, Charlot Chassepot, n'était peut-être pas « mort dans son tub », pas plus que les vieux dieux des époques magiques, puisqu'ils semblaient palpiter sur cette pierre pareille, par la forme, au mamelon où s'enfonce Winnie. Là, des hommes d'avant l'histoire avaient sans doute pratiqué des sacrifices et des rites, dont la toponymie gardait l'effroi.

Avec Jean-Pierre Pautou, maintenant éveillé, la petite troupe s'avança, éloignant peu à peu les moutons, qui se rassemblèrent de nouveau, formant presque cercle, comme s'ils voulaient considérer l'événement.

Ce fut Inès Guittard, la plus jeune personne de la Marche, peut-être la plus pure, sûrement une des plus spirituelles, et des plus musiciennes, qui fut chargée d'aller recueillir sur la roche, avec ses petites mains blanches, l'effroyable Concentrateur.

Pierre-Olivier Boulant, avec ses micros, enregistrait les battements de la nuit.

Des poèmes furent dits.

Des rites furent accomplis.

La voix grave de Lespinasse martelait la chair des ombres.

Dès que le Concentrateur fut revenu dans la communauté humaine, dès que chacun l'eut palpé entre ses mains, il fut évident qu'il fallait l'amener refroidir.

Cela fut fait, plus tard dans la nuit, vers minuit, quand l'ensemble des marcheurs se retrouva devant la fontaine de Montolieu.

Chacun se plaça autour du cercle d'eau, où le Concentrateur fut précautionneusement immergé.

Des paroles furent dites.

Le Concentrateur descendit au fond de la fraîcheur transparente, parmi les poissons.

Soudain, un hélicoptère passa à faible altitude au dessus de Montolieu.

Il était minuit, le mardi soir.

C'était un très bruyant hélicoptère.

Le lendemain matin, par la presse, puis par la vox populi, chacun apprit que le cadavre d'un assassiné avait été découvert à Saissac, dans une voiture, à cinq kilomètres au nord de la Pierre mauvaise, dans la forêt. L'hélicoptère qui était passé au dessus de Montolieu était celui de la gendarmerie ; il amenait un colonel sur les lieux du crime. On soupçonna d'abord une affaire de drogue, mais il apparut vite qu'il s'agissait d'un crime passionnel, l'ancien amant d'une femme ayant liquidé son nouvel amant.

Pour les participants à la Marche, il fut rapidement évident qu'il existait une symétrie entre l'incendie de la voiture de Françoise et l'assassinat dans la voiture de Saissac. Les deux voitures se trouvaient dans des positions symétriques, l'une au sud, l'autre au nord, par rapport au Concentrateur.

Chacun rumina ses pensées. Chacun rit et traqua en lui l'étrange magie des actes. Chacun se rassura de constater que le Concentrateur restait au frais au fond de la fontaine.

La Marche de la Poésie porta ces événements non comme une croix, mais comme une gloire, pendant cette troisième journée dédiée à l'immense ciel bleu nourri de romarin. Pendant ce mercredi, où la butte Saint Roch fut gravie et célébrée, le Concentrateur, qui avait été enfoui dans la Fontaine, provoqua pourtant une nouvelle surprise : quand les Marcheurs revinrent de la colline, en fin d'après-midi, au troisième jour, la fontaine était vide.

Dans la soirée, lors des rites pratiqués à la tannerie de la Dure, alors qu'allait se consommer une trinité de saucisses, des enfants très jeunes remirent à l'auteur de ces lignes la partie cristalline du Concentrateur. Ils prétendaient l'avoir trouvée dans le village.

Nulle autre vérité n'est sortie de la bouche de ces enfants.

Pour l'heure, l'autre partie du Concentrateur demeure introuvable.

L'auteur de ces lignes soupçonne. Il ne sait rien.

Ce qu'il sait, c'est que l'irruption du Concentrateur cosmique, le baptême des cochons, la construction de la Marche en fonction de la disposition des trous du Concentrateur ont profondément marqué les voix et les voies des marcheurs. La marche fait une fricassée d'étoiles dans les trous.

12 juillet 2003

Faut se rendre à Fougax-et-Barrineuf.

D'abord au Triangle à Mirepoix.

Quelque chose dit qu'il faut se rendre, par le Triangle, à Fougax-et-Barrineuf.

Appel de Fougax-et-Barrineuf.

Agnès insiste,

Agnès qui se charge des photos qui accompagneront ce texte, s'il se publie, un reportage à contre plan, d'ombre portée en Fougax-et-Barrineuf,

Agnès qui peuplera d'icônes encore cette quête, comme sa sainte au bordel, jetée aux clients, qui a peuplé de ses longs cheveux le chemin des yeux vers son corps. Les photos seront de cet ordre.

Agnès se tait.

Agnès ne dit rien.

Des mots sortent d'Agnès sans qu'elle ne dise rien.

Cette fille de Fougax-et-Barrineuf, de quelle trame est-elle ?

Quel est son plan ?

Elle fera neuf photos en noir et blanc, un triple triangle de doubles.

20 juillet 2003

Retour de Fougax-et-Barrineuf.

21 heures jeudi 17 juillet : arrivée à Mirepoix de Pierre-Olivier Boulant et de l'auteur de ces lignes. Ils attendent Agnès pour explorer la boîte de nuit, le Triangle, après la trinitaire Marche. Ils sont en terrasse, sur la place centrale.

22 heures : Agnès arrive enfin. Retard habituel. Un petit verre. Mirepoix.

23 heures : approche du Triangle. La boîte est fermée le jeudi. Déception. Interrogation d'autochtones passant dans la rue et enregistrement de leurs réponses. Arrachage de trois fragments de la porte du Triangle et d'une affiche. Rites. Installation d'une petite Vierge en plastique à l'intérieur d'un trou du mur du Triangle. Blagues de Trinity college ?

Minuit : Adieu Mirepoix, départ pour Fougax-et-Barrineuf, pays du double, Agnès dans sa propre voiture. Rendez-vous prévu devant le Fougax

Minuit trente : Agnès a été la plus rapide. Devant le Fougax, l'auteur de ces lignes, aussitôt arrivé, se précipite sur les poubelles. Il y trouve la moitié manquante du Concentrateur. Il engueule Agnès. « C'est du théâtre ! C'est que du théâtre ! Le contraire de la poésie ». Agnès avoue. Il est vrai qu'elle et son compagnon ont dérobé le Concentrateur, dans la fontaine, à Montolieu. Ils ont organisé sa disparition, puis l'apparition, en deux temps, l'un aux Tanneries de la Dure, l'autre à Fougax-et-Barrineuf, théâtralement. Pour l'auteur de ces lignes, le théâtre, toujours calculé, réfléchi, sans initiative au réel, c'est le contraire de la poésie, folle vierge, toute au jeu réel, tourbillonnant, de l'amour et du hasard. Agnès se défend en indiquant qu'elle voulait relancer l'action. « Peut-être »... Négociations. Controverses. Dans la nuit, sans rien attendre d'un dieu, ils argumentent autour des poubelles. Ils s'entretiennent à argumenter. Quoi d'autre ? Théâtre ou poésie ? Telle est la question près du Fougax fermé. Pierre-Olivier Boulant observe.

Lassés de débattre, ils reviennent à la zone où les lettres ont été dérobées le jour de Pâques. C'est bien là la Zone. Ils pensent à Stalker, mais surprise : le panneau POSTE ET TELECOMMUNICATIONS est de retour, les lettres P. O. E. S. I. en moins. La lourde barre de fer est étalée dans l'herbe, comme au jour de Pâques, mais mutilée de cinq lettres. Olive tenait à ce métal. Comment a-t-il retrouvé la lourde barre mutilée au fond des bois ? Pourquoi ? Mystère d'Olive.

« De gloria olivae », telle est, selon Saint Malachie, la marque du présent pontificat.

Une heures vingt. Remontée aux Contes. Répartition des chambres. Sommeil.

Dix heures, vendredi 18 juillet : Réveil des paresseux. Long petit déjeuner. Echanges d'informations avec les parents d'Agnès. Récits.

Treize heures : arrivée devant le Fougax pour déjeuner. Stupéfaction. Absolue stupéfaction. Battements de cœur fou : devant le Fougax, devant le bar-restaurant Fougax, une voiture bleuâtre est garée, Il s'agit d'une Renault Espace, immatriculée 1063 GG O9. Elle montre, comme pour exposition, comme avec arrogance, presque aguichante putasserie, cinq représentations sur pare-soleil de Winnie l'ourson, dont l'orange et le rouge flamboient. Cinq Winnie étalés, exhibés, manifestés, devant le bar le Fougax !

Un groupe de Winnie cul nu en veste rouge. Ces Winnie, comme les pensées de Diderot, ce sont des putains !

Depuis le Guatemala, où André avait repéré les télévangélistes annonceurs, tout convergeait vers ce club des cinq.

Cinq comme les doigts d'une main.

Cinq comme les cinq lettres arrachées de P. O. E. S. I.

Cinq comme l'homme.

Ce n'était pas tout : l'auteur de ces lignes, comme frappé de foudre, s'aperçut soudain que l'arbre tordu, complexe, maigre qui surplombait l'Espace et qui se dressait juste devant le Fougax, dans l'espèce de clos où l'on peut prendre un verre et manger, était un ostensible robinier.

C'était un robinier derrière le panneau de l'arrêt de bus : Fougax-et-Barrineuf.

Il était là, dans le clos, à Fougax-et-Barrineuf, et cinq Winnie paraient sous lui.

Comment Vincent Taillandier et l'auteur de ces lignes ne l'avaient-ils pas remarqué à Pâques ? Comment n'avaient-ils pas perçu sa bouleversante présence ?

Fallait-il imaginer qu'il pouvait n'être pas là, et qu'il avait surgi, comme les Winnie, du labeur de leur désir ?

Mieux valait penser que la saison, à Pâques, n'était pas celle des feuilles. Mieux valait penser qu'ils n'avaient vu qu'un tronc, des branches neutres, du neutre. Ils n'avaient pas su

reconnaître. Ils avaient eu des yeux, et ils n'avaient pas vu. Ils s'étaient laissé neutraliser mais, ce vendredi 18 juillet, le robinier resplendissait. Il était en gloire. C'était le mont Thabor du robinier avec les cinq Winnie figés, tournoyant, autour de l'Espace. .

L'émotion était extrême. Cinq Winnie. Un robinier. Le clos. Fougax-et-Barrineuf.

Des photos furent prises. Elles sont déjà développées.

Preuves.

De quoi ?

Un homme en casquette rouge se mit à rire, sur la gauche de la route. L'auteur de ces lignes alla vers lui. C'était l'idiot du village, selon Agnès. Il riait. Il riait du merveilleux rire d'idiot. Il riait avec sa casquette rouge.

Que faire sinon entrer dans le Fougax ?

L'auteur de ces lignes y entre.

Il ressort, effrayé par ce qu'il a vu.

Ce qu'il a vu : ce sont, dans la télévision, sur la gauche, des cochons. Des petits cochons qui têtent une truie. Des cochons.

Et l'ambiance du bar.

« Mary, le X à l'état pur ».

Des cochons.

Les trois pèlerins de Beckett font leurs comptes : cinq Winnie, des cochons.

Une immatriculation : 1063 GG O9, soit, immédiatement, dix-neuf, si l'on additionne les nombres. G G comptait aussi.

Dix-neuf.

C'est une Espace. Agnès parle souvent de transfigurer l'espace. Ici, l'Espace transfigure l'espace qui le transfigure. C'est une masturbation transfigurative de l'espace avec Winnie et Beckett pour principes.

Et l'homme à casquette rouge.

Les trois pèlerins s'installent dans un coin du Fougax, à une table.

Ils se racontent. Ils font leurs comptes. Ils mangent le menu Chouette. Ils communient. Ils sont bouleversés.

Ils ont sur la table Oh les beaux jours, qu'ils manipulent.

Ils apprennent que l'Espace appartient au tenancier du Fougax.

L'auteur de ces lignes compose alors un sonnet-minute :

Sonnet-minute du 18 juillet 2003 après l'apparition de cinq Winnie à Fougax-et-Barineuf (Ariège)

« Devant le bar Fougax cinq Winnie apparurent

Ce dix-huit ju-illet une heure après-midi.

Honnis soient à jamais ceux qui jamais ne crurent

Que l'instant serait tel que le mystère dit !

GG était la lettre en double à la voiture,

Dix-neuf était la somme exacte et sans crédit,
Le robinier montrait ses multiples verdure
Lorsqu'au Fougax, entrant avec un cœur hardi,

Vîmes à la télé des cochons qui tétaiet
Le ventre d'une truie énorme et délicat.
Que meurent les impies, tous les pauvres athées !

Fougax-et-Barrineuf fait croire en tous les cas.
Le X était en place avec Sincérité,
Tel l'axe du poème au Dieu précipité ».

Vingt heures : arrêt à la Fontaine intermittente de Fontestorbes.
Pierre-Olivier Boulant et l'auteur de ces lignes s'aventurent au plus profond. Ils sont surpris et bloqués par la montée des eaux. Ils attendent. Enfin, après vingt minutes, comme l'eau commence à baisser, ils bougent, mais l'auteur de ces lignes, maladroit, tombe à l'eau son portable neuf.
Baptême ? Mort du dieu ?

22 juillet 2003. Sainte Marie-Madeleine.

Relire. Relire :

« Suis de nouveau assise »

Relire de nouveau :

« Sur ses genoux ».

Relire de nouveau :

« Dans le clos à Fougax-et-Barrineuf »

Relire jusqu'au sens neuf.

C'est affaire de Madeleine, toujours proche de Mamona, donc de Winnie (Patron de Mamona près Montolieu), donc de Beckett, de l'aventure, et de Fougax-et-Barrineuf.

Vérifiera qui veut les cartes... Aujourd'hui encore, les signes multiplient.
Le poète du monde est le démon qui veut en tuer le neutre.
Happy days.